

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 74

Fascicule 4 - Quatrième trimestre 1979



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1979



## SOMMAIRE

---

- *In memoriam* de Marcel GOURDANT, par Gabriel CHAPOTAT.
- Extrait du journal de guerre de Paul GOURDANT.
- Des conséquences littéraires d'un accident de la circulation survenu à Vienne en 1765.
- Vienne en 1596.
- Lettre du Président de BROSSES, relatant son passage à Vienne en 1739.
- Vienne sous les Carolingiens, par Marcel PAILLARET.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

### REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts).

Pour 1980

|                                |          |
|--------------------------------|----------|
| Le numéro .....                | 20,00 F  |
| Abonnement annuel normal ..... | 60,00 F  |
| Abonnement de soutien .....    | 100,00 F |
| Retraités et étudiants .....   | 40,00 F  |

**Avis important :** Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

**Correspondance :** Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.  
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.



## **RETARDATAIRES...**

***Pensez à payer  
le plus rapidement possible  
votre Abonnement  
pour 1979***

*Nous sommes obligés de procéder prochainement au recouvrement par voie postale, ce qui entraînera pour tous des désagréments et des frais.*

### **FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE » POUR L'ANNEE 1980**

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) : .....

#### **TARIF ABONNEMENT :**

|                             |       |
|-----------------------------|-------|
| Abonnement de soutien ..... | 100 F |
| Abonnement normal .....     | 60 F  |
| Etudiants - Retraités ..... | 40 F  |

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

---

**Programme de nos manifestations au verso**

# RETARDATAIRES...

SOMMAIRE

## Pensez à payer

le plus rapidement possible

vos Abonnements

pour 1979

- Des abonnements à jour pour l'année 1979
- Votre abonnement pour l'année 1979
- Lettre de remerciement et bulletin de vote
- Nous remercions aussi les donateurs et bénévoles pour leur contribution à la vie de la revue

ENCRE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES AMIS DE VIENNE  
POUR L'ANNEE 1980

AMIS DE VIENNE

ELIETREMIER

adresse exacte pour l'envoi de votre bulletin de vote

Pour 1980

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien : 100 F  
Abonnement normal : 50 F  
Abonnement étudiant : 25 F

A retourner à : Amis de Vienne - Syndicat d'Initiative - Cour de Commerce - 100 F  
Programme de nos manifestations en 1980



# BULLETIN

## PROGRAMME DES MANIFESTATIONS POUR 1980

---

Les dates exactes seront publiées dans la presse.

- *Mars* : visite des remparts restaurés du Haut-Empire, sous la direction de M. CHAPOTAT.
- *Avril* : visite de Valence.
- *18 mai* : sortie annuelle (Ambierle - Pommiers - et le Forez).

LEON

Association D.S.T. 5000

12, rue de la

1978







# *BULLETIN*

DE LA

*SOCIÉTÉ*

DES

# *AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 74

Fascicule 4 - Quatrième trimestre 1979



LYON

IMPRIMERIE BOSC FRÈRES

42, quai Gailleton

1979



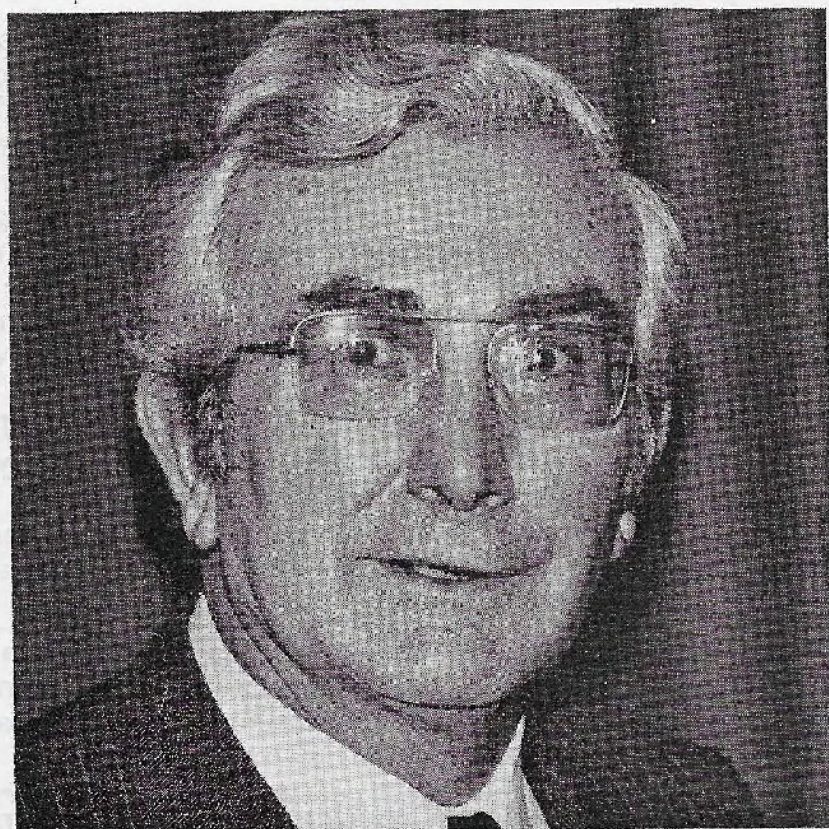




## IN MEMORIAM de Marcel GOURDANT

La nouvelle de sa maladie, suivie de peu de celle de sa mort, jeta la consternation dans les esprits. Une foule émue se pressait à ses funérailles. Ce fut, en sa ville natale, à l'égard de l'homme de bien dont il avait personnifié l'image, une manifestation unanime d'estime et de reconnaissance.

Marcel Gourdant, sa vie durant, accomplit simplement sa tâche. Il était de ceux qui vont droit leur chemin, avec une ardente volonté de servir, un sens aigu du devoir et un parfait désintéressement. A ces hautes qualités morales s'ajoutaient, chez lui, beaucoup de clairvoyance, de pondération, de ténacité, et l'étoffe d'un chef capable de faire partager sa foi à son entourage et de conduire fermement à la réussite.



Sa personnalité s'enrichissait encore, fruit d'une excellente éducation reçue à l'Institution Robin, d'un goût marqué pour les lettres et les arts. Très jeune, en bon Rhodanien de vieille et



robuste souche, il se passionnait déjà pour l'histoire locale et régionale, et ce ne fut pas le fait du hasard si son foyer s'installa sur l'une de nos cinq collines, à même les substructions de l'antique rempart, dans l'expressif étagement qui commence à partir du fleuve. Expert à gérer son important fonds de commerce et à stimuler le dynamisme de sa corporation, sa nature généreuse et sensible le prédestinait aussi à participer à maintes activités culturelles et philanthropiques. Tant il est vrai que Marcel Gourdant représentait, aux yeux de tous, l'heureuse rencontre de courants venus de bien des horizons de la cité.

Dans le cadre de l'activité professionnelle ses mérites furent reconnus de manière si évidente qu'il se vit confier successivement, à partir de 1958, les fonctions de président du Comité d'organisation et de manifestation du commerce viennois (C.O.M.A.C.O.), de juge au Tribunal de Commerce, de vice-président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Vienne et de La Tour-du-Pin, et de président du Syndicat d'Initiative de Vienne. *Cursus honorum* complété, comme il se devait, par un siège et une présidence au Rotary Club.

Président de la Société des Amis de Vienne, Marcel Gourdant le fut de 1969 à 1976, après avoir été un membre puis un administrateur particulièrement agissant au cours des mandats de Paul Michalon et de Charles Jaillet et des regrettés Maurice Faure et Pierre Frécon. Fort de l'exemple de ses distingués prédécesseurs, il accomplit alors une œuvre dont il n'est pas exagéré de dire qu'elle a donné à notre Compagnie un nouvel essor dans tous les domaines. L'un des actes les plus marquants de ce grand réalisateur fut de lancer l'idée de la parution trimestrielle du bulletin et d'en assurer la publication régulière. D'autre part, sous son septennat, nos Annales s'enrichirent de faits mémorables : venue de brillants conférenciers tels que Jean-Jacques Hatt, Jacques Fontaine et Marcel Le Glay ; visites de Cluny, Uzès, Tournus, Carpentras et Aix-en-Provence ; plaidoyers pour la sauvegarde du palais du Miroir, des vestiges de Saint-Georges et de certains aspects typiquement viennois du quartier de Cuvrière ; réflexions sur le devenir de Vienne.

Il présidait, il animait, il luttait et il apportait également avec régularité sa contribution à l'élaboration de nos chroniques et de nos mémoires. Précis, très documentés et captivants se révélèrent *La pierre écrite*, *Les mines viennoises*, *L'église métropolitaine et primatiale de Vienne*, *Précieuses épaves*, *L'octroi, une institution séculaire*, *Vienne et Grenoble, une entente difficile*. Vraiment heureuses furent, dans le même temps, son initiative de recueillir les vieilles chansons locales, ainsi que sa collaboration à la publication de *Vienne en cartes postales*. A ce sujet, qu'il soit permis de rappeler le réel succès qu'il obtint, à l'occasion d'une réception organisée par la Municipalité en l'honneur



de deux Viennois partis depuis longtemps en Argentine, de faire revivre de façon magistrale, en puisant dans ses albums, des vues, des scènes, voire des personnages de la vie locale d'autrefois.

Suprême consécration, en 1976, l'année même où selon son vœu il quitta la présidence de notre Société pour continuer à la servir comme vice-président, l'Académie Delphinale l'honorait du titre de membre correspondant.

Il faut dire enfin que Marcel Gourdant pratiquait avec ferveur le culte de l'amitié. Ses marques d'affection respiraient la franchise. Sa fidélité demeurait entière. Le rencontrer, c'était bénéficier aussitôt du réconfort de son enjouement et de son bon sourire. A l'évocation de communs souvenirs, remontant parfois à la prime jeunesse, son cœur s'épanchait librement, prodigue de délicatesses qu'il tenait, on le percevait avec émotion, de son ascendance paternelle et maternelle.

Que Madame Marcel Gourdant, ses enfants et petits-enfants, et toute sa famille veuillent bien trouver ici l'expression de notre profonde sympathie. Nous mesurons l'étendue de leur peine au désarroi que nous éprouvons. Car la Société des Amis de Vienne pensait conserver longtemps encore en son sein, au rang de ses conseillers suprêmes, celui à qui elle est redevable d'une présidence particulièrement efficace et riche en enseignements.

Gabriel CHAPOTAT.







## AVANT-PROPOS

*C'est grâce à la démolition de la vétuste caserne Rambaud, après la dernière guerre mondiale, que furent réalisées la percée des rues E.-Romanet et Suzanne-Buisson et la construction de l'hôtel des Postes et des H.L.M. de ce nouveau quartier de notre ville.*

*En 1914, la caserne Rambaud était occupée par un bataillon du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie dont les deux autres bataillons étaient cantonnés à Lyon. Beaucoup de Viennois avaient fait leur service militaire au 99<sup>e</sup>. Les officiers et les sous-officiers des cadres de l'active habitaient notre ville. Les troupes dont le recrutement était en majorité local ou régional et la musique du régiment, participaient à toutes les manifestations.*

*Ainsi faisait-il partie intégrante de la vie de notre cité et son départ pour le front dès les premiers jours de la campagne, fut-il ressenti avec émotion par la population. De nombreux réservistes partirent dès les premiers jours avec le 99<sup>e</sup>. D'autres avec un régiment formé dans son sillage, le 299<sup>e</sup>.*

*Ce fut le cas de l'auteur de ce récit. Mobilisé à Vienne comme sergent réserviste et dirigé sur le théâtre des opérations avec le 299<sup>e</sup> d'infanterie, M. Paul Gourdant devait être grièvement blessé le 30 août 1914 en Lorraine, au cours des premiers combats de la terrible guerre de mouvement qui opposa au début de la campagne nos braves « pantalons rouges » à l'envahisseur.*

*C'est de son « journal de guerre », ignoré de tous jusqu'à son décès en janvier 1979 à l'âge de 94 ans, que sont extraites les pages suivantes.*

*Elles nous apportent, sous la plume de l'un de ceux qui en furent les acteurs, des détails et des précisions intéressants, pris sur le vif, sur ce que fut la mobilisation à Vienne, sur l'état d'esprit, sur le courage et aussi sur les « belles illusions » qui animaient nos « poilus » de la « Grande Guerre » en ce début de campagne.*

Marcel GOURDANT.



## Extrait du journal de guerre du Sergent Paul GOURDANT du 1<sup>er</sup> au 26 août 1914

### DE VIENNE A LA LORRAINE ET AU BAPTEME DU FEU AVEC LE 299<sup>e</sup> D'INFANTERIE

• *Samedi 26 septembre 1914.* — Je suis depuis le 2 septembre hospitalisé à la caserne Bayard à Grenoble, je reviendrai dans la suite sur la vie qu'y mènent les blessés et sur les blessures qui y sont traitées.

Voici une huitaine de jours que l'ennui semble me gagner. Les premiers jours, blessé, souffrant, affaibli considérablement j'ai vécu de la vie du petit enfant qui cherche à satisfaire ses besoins matériels, manger, boire, dormir, se reposer le corps et l'esprit.

Maintenant mes blessures vont mieux, l'esprit se dégage à nouveau de la matière et se recueille, il regarde le passé, supporte le présent et se tourne aussi vers l'avenir.

Je vais donc afin d'occuper mes loisirs forcés, essayer de consigner sur ces papiers, mes impressions et mes souvenirs depuis les premiers jours de guerre.

• *Du 26 juillet au 1<sup>er</sup> août 1914.* — C'est à propos du meurtre de l'Archiduc héritier d'Autriche à Serajevo que l'Autriche montre les dents à la Serbie. Elle l'accuse de l'avoir préparé, encouragé et facilité. Evidemment c'est par amour pour leur pays que les assassins ont assassiné, ils ne peuvent être approuvés, ce crime par lui-même ne pouvait pas rendre l'autonomie aux provinces subissant le joug des Autrichiens. Si certaines sociétés chauvines avaient exalté en Serbie et en Grande Serbie les sentiments nationalistes des populations, le gouvernement serbe ne pouvait être rendu responsable des sentiments patriotiques du peuple et encore moins de l'assassinat du malheureux héritier des Habsbourg et de son épouse.



REPUBLIQUE FRANÇAISE

AU LIEU DE VIVRE EN PAIX

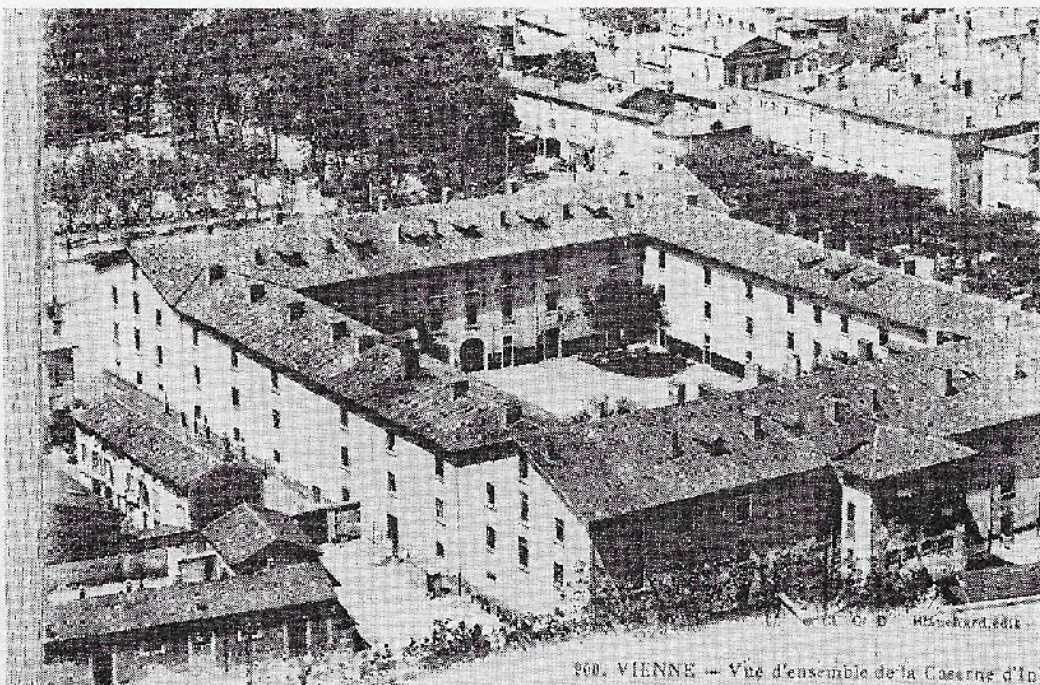
# AUX HABITANTS

L'irréparable est fait.  
La France odieusement attaquée par l'Allemagne, est dans l'obligation de se défendre et de lutter pour l'intégrité de son territoire, pour ses libertés, pour son indépendance, pour son honneur !  
C'est le devoir de tous de se lever pour la défendre et défendre avec elle, le Droit et l'Humanité ; aucun Français ne s'y dérochera.  
Mères, Femmes, Enfants, Vieillards, soyez sans crainte ; vous ne souffrirez pas du départ de nos Défenseurs.  
Des aujourd'hui toutes les mesures vont être prises pour donner à tous les aliments indispensables.  
Les personnes qui vont avoir besoin de ces secours peuvent se rendre de suite à la Mairie, Bureau de l'Assistance, pour y donner leurs noms.  
Je fais appel au calme, au sang-froid, à l'union de tous.  
**Vive la France ! Vive la République !**  
**J. BRENIER,**  
Maire de la Ville de Vienne

Aux mêmes breviés, sont exposés les étrangers, les hommes, des jeunes gens et les femmes, solides qui, sans travail, seraient des éternels parasites des Nations des étrangers.

Août 1914. — Appel de Joseph Brenier.

Cl. A. de V.

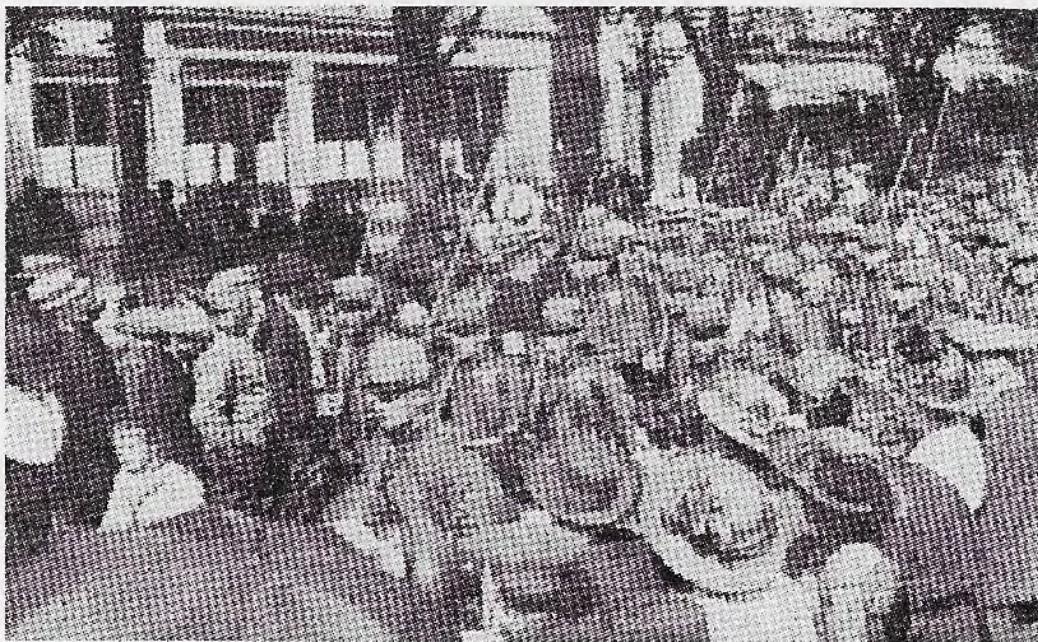


100. VIENNE — Vue d'ensemble de la Caserne d'Inf.

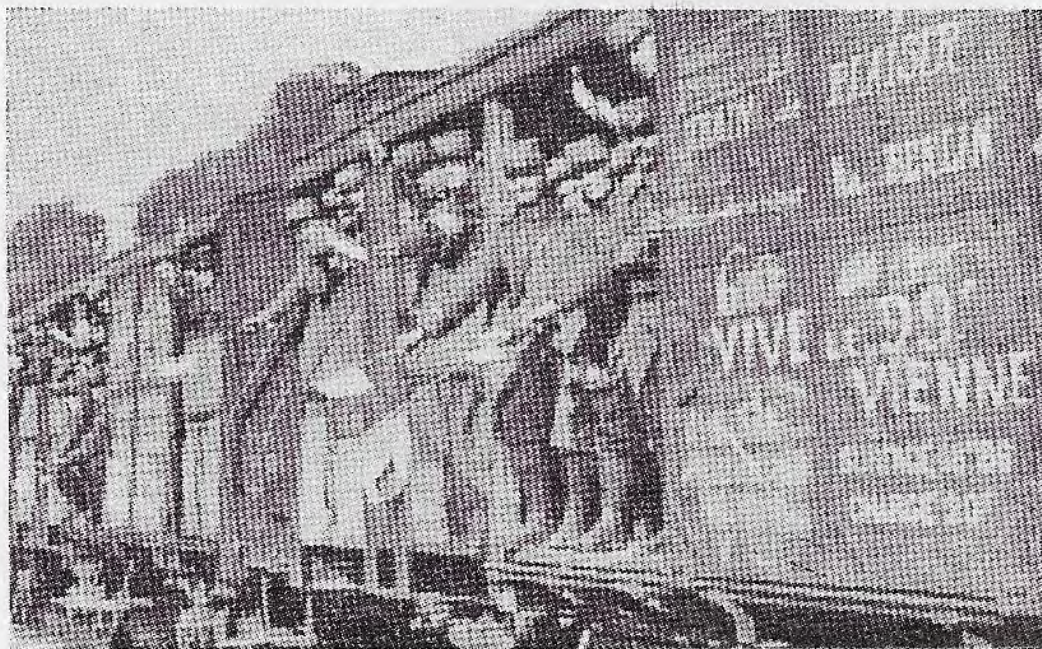
La caserne, construite au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cl. A. de V.





Août 1914. — Sur le cours Brillier, les troupes défilent avant de partir.  
Cl. A. de V.



Août 1914. — Le départ des soldats en gare de Vienne.  
Cl. A. de V.



La diplomatie autrichienne offrait donc au gouvernement serbe un ultimatum inacceptable pour sa dignité nationale. La Serbie réduite à ses propres moyens eût peut-être été obligée d'en passer par toutes les exigences austro-hongroises, mais la Russie veillait. Depuis la guerre balkanique elle s'était fait le champion de tous les Slaves du sud. La guerre déclarée à la Serbie, c'était par répercussion la guerre entre l'Autriche et la Russie.

L'Allemagne voyait avec une complaisance remarquable se compliquer le conflit austro-serbe. Le moment qu'elle attendait, le prétexte qu'elle cherchait étaient enfin arrivés. Elle s'empressa de brouiller les cartes et de rendre insoluble le conflit. Poussée par elle, l'Autriche maintint toutes ses exigences et déclara la guerre à la Serbie. Alors la Russie commença sa mobilisation. L'Allemagne prétendit que cette mobilisation était dirigée contre elle, et malgré les efforts faits par la diplomatie anglaise et française, pour éviter l'horrible conflit, elle envoyait un ultimatum à la Russie et à la France ; ces deux puissances la prièrent de se mêler de son ouvrage et non de celui des autres. A quoi l'Allemagne répondit en déclarant à deux jours d'intervalle la guerre à ces deux puissances alliées. Prévoyant le péril, la France avait déjà décrété sa mobilisation dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> août, celle-ci partant du dimanche matin 2 août.

• 1<sup>er</sup> août. — Depuis plusieurs jours déjà, on s'attendait en France à une solution belliqueuse du conflit et le gouvernement avait pris toutes les précautions utiles. Les voies ferrées et les travaux d'art, les routes étaient gardés militairement. Chaque soir sur toutes les villes du territoire, la population anxieuse attendait les dépêches déjà censurées des grandes agences d'information et qui étaient transmises au public par le service télégraphique des grands établissements financiers.

A Vienne, à cinq heures, la place Miremont fourmillait de gens attendant les dépêches du Crédit Lyonnais. Les commentaires allaient leur train et le sentiment patriotique de la population était fort excité, malgré les appels au pacifisme et au sabotage militaire des meneurs politiques appartenant aux partis les plus avancés.

Le maire socialiste (M. Joseph Brenier) avait annoncé une conférence contre la guerre. Le sous-préfet (M. Mascle) l'avait interdite. La population ouvrière dont certains craignaient le mécontentement à cause de son profond attachement au maire de Vienne, ne bougea pas et garda un calme patriotique fort remarquable. Les événements semblaient d'ailleurs se précipiter. Les gens mobilisables faisaient déjà les achats en vue du départ prochain, et les ménagères en vue d'une guerre qui pouvait être longue mettaient à bas par leurs achats les stocks de tous les magasins d'alimentation. La spéculation s'en mêlait déjà, on



demandait dans certaines épiceries 1,25 F d'un kilo de sucre, ailleurs on répondait aux acheteurs qu'il n'y en avait plus.

Le vendredi matin 30 juillet certains réservistes affectés à des emplois spéciaux dans les corps de troupe avaient reçu leur convocation individuelle. C'était un mauvais son de cloche pour les pacifistes à outrance. Le samedi matin tous les territoriaux affectés au service de la garde des voies de communication recevaient à leur tour une convocation individuelle leur enjoignant de partir de suite rejoindre leur poste. A midi l'armée active était relevée par eux de la garde des voies de communication.

J'avais de mon côté préparé mes chaussures et mon linge personnel pour le départ imminent. Persuadé que l'ordre de mobilisation n'était plus qu'une question d'heures, je fis tous mes devoirs religieux pour communier le dimanche matin. Cela me donna le courage dont j'avais besoin. Car il m'en coûtait de penser que je devrais quitter bientôt ma femme qui était alors au lit, et mes chers enfants. Laisser à mon père âgé et à ma mère très faible le souci d'un commerce important ; laisser ma pauvre vieille et chère grand-mère de 81 ans qui m'avait élevé tendrement, tout cela me broyait le cœur. Grâce à Dieu, je repris donc courage et refoulai dans mon cœur ces pensées déprimantes pour ne plus penser qu'à la défense de mon pays attaqué. Je me trouvais avec mon ami Claude Terry et de nombreux autres que nous rencontrions sur notre chemin, parmi eux Biane, Dufour, Maisonnat, Buthion et bien d'autres encore. Nous échangeâmes nos espérances et causâmes longuement des événements présents.

Le bataillon d'infanterie du 99<sup>e</sup> se préparait fiévreusement et le régiment de chasseurs à cheval, le 13<sup>e</sup>, était déjà parti la veille pour la frontière.

Dans la soirée du samedi, vers cinq heures, l'ordre de mobilisation arrivé par télégramme était affiché à l'hôtel des Postes et quelques instants après il était affiché par toute la ville et annoncé aussi au son du tambour. Ça ne fit pas une impression énorme, chacun s'y attendait depuis le matin, les plus pacifistes eux-mêmes, mais ils appelaient cela une simple mesure de précaution et d'intimidation envers l'Allemagne, et n'en déduisaient pas que la guerre devait naturellement en découler. L'Allemagne d'ailleurs ne nous l'avait pas encore déclarée non plus qu'à la Russie, mais on sut plus tard que la mobilisation allemande était déjà commencée depuis plusieurs jours.

Comment décrire le tohu-bohu qui commença le dimanche matin à la mobilisation. Ce n'était qu'un va-et-vient continu et pressé de mobilisés venant rejoindre leur poste, de voitures de réquisition venant chercher chez les commerçants les objets réquisitionnés, de chevaux, de mulets. Les voitures des particuliers, des maraîchers et des laitiers étaient dételées et les chevaux réquisitionnés. Beaucoup durent revenir à pied à leurs logis.



Les officiers de réserve et de territoriales avaient déjà revêtu leurs uniformes quoique la plupart ne soient mobilisés que le deuxième jour ou même plus tard.

• 2 et 3 août. — Pour ma part je n'étais mobilisé que le troisième jour. Je passai ces deux premiers jours à regarder cette foule et à me griser de cette activité. Les bruits les plus extraordinaires couraient, se mêlant aux nouvelles véritables. Nous apprîmes par les journaux du lundi matin l'assassinat du député socialiste Jaurès par un détraqué. On fit courir le bruit d'une tentative d'assassinat sur la personne du Premier ministre Viviani et sur celle du Président de la République, M. Poincaré. Déjà l'on annonçait des faits d'armes français. L'aviateur François Védrynes avait, dit-on, sacrifié sa vie en défonçant un Zeppelin ; ayant manqué le Zeppelin avec ses bombes, il avait dirigé son appareil sur le ballon ennemi qui s'était abattu à terre en entraînant l'aviateur français dans sa chute. Cette nouvelle était inventée de toutes pièces. On entendait parler aussi d'espions allemands arrêtés dans une automobile aux environs de Vienne, leur voiture était selon les racontars chargée d'explosifs pour faire sauter les ponts. Ils avaient même assassiné un zouave réserviste qui s'opposait au passage de leur voiture. Je ne pus jamais avoir confirmation de ces racontars. Un jeune aviateur de Chanas vint à mon magasin faire quelques menus emplettes et me montra sa feuille de route pour aller rejoindre l'un de nos centres d'aviation militaire. Il s'engageait après avoir été réformé autrefois à son corps (cavalerie), d'ailleurs par protection.

Toute la population était animée d'un grand élan patriotique, nous vîmes un territorial père de nombreux enfants qui venait rejoindre son corps, le 4<sup>e</sup> bataillon territorial de chasseurs à pied : il ne parlait rien moins que de demander à partir dans l'active pour tuer beaucoup de Prussiens. Cet exemple n'était pas un exemple isolé, nombreuses étaient les demandes d'engagement que le bureau de recrutement n'avait pas encore d'ordres pour accepter.

Je vis aussi beaucoup de mes camarades qui partaient comme moi et qui venaient faire leurs dernières emplettes de départ. Tous étaient pleins d'une grande ardeur patriotique et partaient le cœur content.

Ma famille se montrait très courageuse malgré mon départ et malgré le départ déjà effectué de mon frère Henri (Henri Gourdant fut tué en 1915 à l'attaque du « Linge » dans les Vosges) qui servait comme caporal au 30<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins à Grenoble. Mon père très ferme et très résolu me révélait une âme de stoïcien. Ma mère était peut-être la plus affectée, mais elle ne nous montrait pas sa douleur, ma femme qui était alors souffrante au lit montrait un courage très remarquable, une inébranlable confiance en Dieu et en sa Divine Mère ; quant à



ma pauvre vieille grand-mère âgée de 81 ans, je la trouvais aussi courageuse que l'on puisse être à cet âge.

Je rejoignis ma compagnie d'affectation au 299<sup>e</sup> (la 20<sup>e</sup>) le mercredi matin 4 août. Elle se formait à Sainte-Colombe-lès-Vienne dans la salle de gymnastique et dans la cour de la société de gymnastique l'Espérance. Cette salle et cette cour étaient attenantes au presbytère et la vaillante société de gymnastique était sous la direction de l'actif curé de la paroisse de Sainte-Colombe.

En m'y rendant, je me trouvai de compagnie avec beaucoup de mes anciens camarades de l'active, des 23 et des 17 jours. Je vois avec plaisir mon ancien camarade Colombier et beaucoup d'autres.

En arrivant au presbytère de Sainte-Colombe je rencontrai le lieutenant réserviste Sébilet, le sous-lieutenant réserviste Piffaut qui sortait de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne et l'adjudant-chef Luigi du 99<sup>e</sup> qui était affecté à notre compagnie. J'appris que notre compagnie était commandée par le capitaine Jalousky du cadre et qui en temps de paix commandait les sapeurs-pompiers de Lyon. Je connaissais déjà cet officier qui en 1913 commandait déjà une compagnie de Vienne à la Valbonne. Je le vis arriver un instant après et le reconnus de suite : c'était un jeune et fort bel officier, au visage et aux yeux énergiques, grand, le torse très droit et très bien pris dans son uniforme, très blond et la moustache taillée très courte en brosse.

Je fis ou refis connaissance avec les autres sous-officiers réservistes de la compagnie, Péchet, adjudant et les sergents Souvraz, Genet, Pellaprat, Gigot, Rochodin, Piccolet, Elxassonn, etc., le fourrier Bernollin. Comme autres sous-officiers de l'active il y avait le sergent-major Maujean et son frère cadet comme sergent, les sergents Vabre, etc.

• 5, 6, 7 août. — Nous tous, sous-officiers réservistes, commençâmes à nous habiller afin de pouvoir collaborer à l'habillement des autres mobilisés. Nous nous tirâmes fort bien de cette tâche pour ne l'avoir jamais apprise, bref pendant ce jour et ces trois suivants nous eûmes à nous occuper de distribuer l'habillement, le linge, les armes, les munitions, les vivres, les outils et le campement. Tout marcha très bien, bien que hâtivement, le jeudi 6 au soir tout était prêt. Ce fut ce jour-là aussi que le bataillon du 99<sup>e</sup> partit pour le théâtre des opérations à la frontière. Je n'eus pas le plaisir d'assister à ce départ, mais par ceux qui y assistèrent j'appris qu'il eut lieu au milieu d'un enthousiasme délirant.

• 7 août. — Nous sommes prêts, nous mettons la dernière main aux derniers détails, puis tous les sous-officiers se réunissent pour le repas du matin dans la salle à manger du sympha-



tique curé de Sainte-Colombe qui avait d'ailleurs mis à notre disposition pendant ces cinq jours sa cuisine, son feu et sa cuisinière. Chaque jour il nous avait tenu compagnie pendant nos repas. Nous fîmes donc le repas d'adieu et bûmes quelques vieilles bouteilles au succès de nos armes et à la santé de notre généreux hôte.

A une heure de l'après-midi nous nous équipons et le 299<sup>e</sup> se rassemble sur la place de Sainte-Colombe pour la présentation du drapeau et le départ. L'instant est solennel, les tambours et clairons sonnent « au Drapeau », le régiment présente les armes et en une vibrante allocution notre colonel nous présente l'emblème sacré de la Patrie.

Puis c'est le départ, le régiment s'ébranle et se dirige à Vienne vers la gare de petite vitesse à son point d'embarquement. Sur tout le parcours la population nous acclame. Nous embarquons et notre train prend la direction de Montmélian en Savoie. C'est dans cette région que notre division de réserve (la 74<sup>e</sup>) va faire quelques jours d'entraînement avant d'affronter les périls et les gloires des combats.

Sur tout le parcours, ce sont les acclamations de la part des femmes, des enfants et de ceux déjà rares qui n'ont pas encore rejoint leur corps. Dans les wagons, nous sommes gais et pleins d'espérance, nous chantons et quand la nuit est enfin venue, peu d'entre nous songent à dormir.

• 8 août. — Nous arrivons à Montmélian à 2 heures du matin. Débarquement. Il ne s'effectue pas encore dans un ordre parfait, l'habitude de la discipline exacte et du silence n'est pas encore revenue chez ces braves réservistes. Les premiers partent reconnaître le cantonnement. En attendant, nous essayons de dormir un peu en nous couchant sur les talus herbeux du quai d'embarquement. Au petit jour, nos fourriers sont revenus, en route à travers Montmélian. Nous sommes cantonnés à l'autre extrémité du village, à trois kilomètres. Nous nous installons, il y a repos ce jour-là. Les hommes se nettoient un peu et mangent, ils ont grand faim. Nous aussi, nous cassons la croûte avec appétit.

• 9 et 10 août. — Exercice et marche le matin, il fait chaud, l'entraînement est dur à reprendre. Ça viendra quand même. J'ai eu de la veine, une brave dame du voisinage de notre cantonnement a offert aux deux frères Maujean et à moi deux lits pour trois. Quelle veine ! Ça vaut mieux que la paille. Cette dame est bonne et compatissante aux militaires, elle est pleine d'attentions pour nous. Nous dînons en popote chez une brave dame, mais nous y sommes un peu à l'étroit, dix-huit sous-officiers ça fait un peu pour une petite maison et les maisons ne sont pas très grandes en Savoie ! et nous sommes si nombreux ! Nous décidons de faire deux popotes, une par peloton. Demain nous changerons



de logis, pour laisser le cantonnement de Montmélian à d'autres troupes.

• 11 août. — 3 heures du matin, nous partons pour Coise, c'est un village d'environ un millier d'habitants, peut-être moins, à douze kilomètres environ de Montmélian. Après avoir traversé le pont sur l'Isère, nous cheminons sur une route en montagnes russes tracée au pied des côteaux surplombant un joli ruisseau bordé de peupliers et de prairies bien vertes. Ce pays est d'une fertilité remarquable. La vigne, les céréales, le tabac, les légumes et même un certain nombre d'arbres fruitiers y poussent à l'envi et donnent de fort beaux produits. L'industrie laitière y est fort développée et des fabriques de fromages qu'on y dénomme fruiteries, y prospèrent. On y élève aussi de nombreux porcs. Nous arrivons au cantonnement à Coise, nous avons comme à Montmélian la veine d'être cantonnés tout au bout du village. Enfin ça ne fait rien car si c'est un peu plus loin, c'est par contre un peu plus tranquille. Coise n'est pas grand. Là, pas moyen de dénicher un lit. Mon ami Péchet, l'adjudant de ma section, découvre une grange bien fournie en paille bien sèche. Voilà notre affaire. Ça vaudra mieux que le cantonnement ordinaire où la paille ne brille pas par son abondance.

• 12, 13, 14 août. — La vie mixte de camp et de manœuvres reprend pour nous. Exercices et marches le matin, revues l'après-midi. Ça ne marche pas trop mal, mais personnellement ma graisse m'embarrasse, elle me fait souffrir pour fondre, je me trouve même un jour assez fatigué, la tête me tourne. Je vais voir le médecin auxiliaire. Il me conseille un bain dans la rivière dont l'eau est excellente et une légère purge. Ses prescriptions ont été couronnées de succès. Vive l'hydrothérapie ! Nous faisons popote par peloton comme il était décidé, je suis donc au 1<sup>er</sup> peloton. C'est le jeune Maujean qui est chef de popote : il a découvert une brave femme qui vit avec sa bru dont le mari est parti aux armées ; c'est chez elle que nous nous installons. Charitat, un soldat de la 2<sup>e</sup> section, est improvisé cuisinier et il travaille sous la haute et compétente direction de notre hôtesse. Aussi nos repas copieux et bien préparés sont-ils empreints de satisfaction et de gaieté. Nous chantons à la fin de chacun d'eux des chœurs patriotiques ou gais et à deux voix. Nous ne sommes pas encore à la guerre !

• 15 août. — C'est la fête de l'Immaculée Conception. Nous l'avons célébrée par une marche militaire absolument éreintante, car il faisait chaud. Au retour nous avons vu les habitants qui se rendaient à l'église du village. J'aurais voulu être avec eux ce jour-là.

• 16 août. — C'est dimanche. J'ai pu aller à la messe. Chau-mat, de Vienne, qui est secrétaire de l'officier comptable du



régiment, a chanté un morceau religieux fort goûté. Il y avait beaucoup d'officiers et de soldats et certains même peu croyants d'habitude. Nous avons prié pour la France, pour nos soldats et pour nous-mêmes.

• 17 et 18 août. — La vie ordinaire recommence mais l'on parle de notre départ prochain pour le théâtre des opérations. L'officier d'approvisionnement a touché des vivres de chemin de fer et des vivres de débarquement.

• 19 août. — Le sort en est jeté ! Nous partons demain. Nous nous débarrassons du chargement alpin que nous avons emporté en supplément. Nous versons donc après les avoir mis en paquets ou en ballots, couvertures, piquets, cordes et toiles de tente.

• 20 août. — Le matin préparatifs de départ. On met au point quelques menus détails, notre capitaine s'assure que tout va bien dans sa compagnie. A midi départ. Le temps est lourd, écrasant, l'orage est proche et aussi la pluie. Quelques-uns manquent encore d'entraînement, ils tombent en syncope. Après quelques instants de repos, ils peuvent néanmoins repartir. Pour moi je souffle comme un bœuf, mais je fais mon possible pour ne laisser rien paraître de ma fatigue. Enfin, nous voici en vue de Montméliant. Nous passons le pont et prenons la direction de la gare en laissant le village sur la droite. Nous faisons sur le chemin une halte d'une heure et demie, juste à temps pour recevoir sur le dos une pluie diluvienne qui traverse les effets de draps. Ça va nous réchauffer dans le train. Dès que nous y sommes montés, nous nous empressons de mettre la veste entre la chemise et la capote. Utile précaution. Le train s'ébranle. En route pour la guerre, l'instant est solennel. Ça sera dur, mais le courage de tous est à la hauteur de la tâche. Vive la France !

• 21 août. — Nous avons roulé toute la nuit, sans pouvoir nous rendre compte par où nous passions, probablement par Bourg dans le département de l'Ain. Sur le matin nous arrivons à Saint-Jean-de-Losne. Quelques instants d'arrêt, on nous donne du café additionné d'eau de vie. Ça ne nous semble pas un luxe, car les matinées sont fraîches. Nous partons à nouveau et arrivons à Gray où nous nous apercevons que ça commence à sentir la guerre pour de bon. Gray, c'est la gare régulatrice des armées de l'Est, celles qui combattent en Alsace et en Lorraine et que nous allons rejoindre. Un train de blessés est en gare. Ce sont en général des blessures légères de la tête. Nous leur parlons. Ils ne sont pas démoralisés, au contraire. Ils viennent d'Alsace où ils ont servi les Prussiens à la fourchette ! Ceux-ci ont reculé partout. Des territoriaux nous distribuent le bulletin officiel des services de la République. Un coup de clairon ! En voiture, notre train repart. Mais il ne marche pas vite, le voyage semble interminable.



Vers cinq heures du soir, nous arrivons à destination, à Châtel-Nomexy, après avoir contourné Epinal. Débarquement. Mais nous ne cantonnons pas à Châtel. Nous irons à dix kilomètres plus loin à Charmes, et peut-être plus loin encore à Saint-Michel. Allons, sac au dos nous voici en route. Sur le parcours les habitants nous acclament et nous donnent à boire de l'eau additionnée de thé ou de café. Ils nous en donnent même trop, car ça commence à nous couper les jambes. Nous arrivons enfin à Charmes, où toute la population est sur pied. Nous trouvons là le 230<sup>e</sup> qui a débarqué à Charmes même. Après avoir formé les faisceaux et posé deux heures dans la rue, on nous annonce que nous cantonnons sur place. Cela nous enchante et las comme nous étions, nous aurions eu de la peine à aller jusqu'à Saint-Michel. Il aurait fallu faire encore 6 ou 7 kilomètres dans la forêt pour y parvenir. On nous conduit vers la route de Nancy, dans une usine de filature de coton où nous sommes très bien couchés sur des paillasses remplies de coton cardé. On nous dit que nous verrons bientôt les Prussiens. Car ils ont, paraît-il, gagné du terrain de notre côté. Ça jette un léger froid, car nous nous croyions victorieux sur toute la ligne. Enfin dormons pour cette nuit, nous verrons bien demain.

• 22 août. — Réveil : 3 heures, nous n'avons pas dormi longtemps, mais le lit était si bon que nous nous sentons parfaitement reposés et ragaillardis. En avant donc, nous prenons la route de Lunéville-Nancy. Nous voyons défiler l'artillerie qui nous dépasse. Trois jours de marche et nous arrivons à Bainville-les-Miroirs. C'est un petit village de 5 à 600 habitants. Avant le départ, je suis allé trouver mon curé, l'abbé Rose dont j'avais fait la connaissance à Sainte-Colombe par l'intermédiaire de Monsieur le Curé. Je me suis confessé à lui. A Bainville nous faisons grand'halte, puis nous partons la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> sections de ma compagnie jointes à la 19<sup>e</sup> compagnie, pour faire des tranchées sur les hauteurs qui dominent Bainville et les rives de la Moselle et de son canal. Nous apprenons que les Allemands ont rompu nos lignes à Sarrebourg et que certaines troupes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> corps se sont repliées en désordre. Ils ne sont plus qu'à une dizaine de kilomètres et si les troupes qui sont en avant de nous ne réussissent pas à arrêter leur marche en avant, notre mission et celle des troupes qui sont autour de nous seraient de leur empêcher de traverser la Moselle. Les collines que nous fortifions par les tranchées constituent une merveilleuse ligne de défense, car là on découvre toute la vallée de la Moselle et la pente douce de ces collines permettrait un tir d'une précision remarquable. Toutefois le danger n'est pas encore imminent, car à 6 heures nous quittons nos tranchées et rentrons au village pour manger et nous reposer en cantonnement d'alerte. Nous mettons néanmoins le village lui-même en état de défense au cas où des



patrouilles de cavalerie ennemie réussiraient de nuit à franchir nos lignes avancées.

• 23 août. — Nous remontons à nos tranchées de la veille, que nous approfondissons et aménageons d'une façon plus pratique et plus confortable. Pendant l'exécution de ce travail de nombreux avions nous survolent, il y en a des deux nationalités belligérantes, ils ne nous lancent d'ailleurs aucun projectile et nous continuons nos travaux. Dans l'après-midi le convoi du XVI<sup>e</sup> corps traverse Bainville battant en retraite dans la direction de Charmes. Cela n'indique pas d'ailleurs que l'ennemi ait progressé ce jour-là, mais le convoi ne se trouvait qu'à quatre ou cinq kilomètres du point de combat, ce qui constituait un danger imminent.

Le soir arrive et comme la veille nous redescendons à notre cantonnement et nous tenons prêts pour la nuit à toute éventualité. Nous ne trouvons déjà plus à Bainville ni vin, ni bière, ni tabac, Force est pour nous de nous contenter de peu.

• 24 août. — Nous avons reposé sans alerte, nous remontons à nouveau dans nos tranchées. Les convois qui avaient battu en retraite la veille, commencent à remonter vers 10 heures. C'est bon signe, les nôtres ont donc regagné du terrain en avant. Quelques fuyards égarés ont été ramassés par la gendarmerie. Un avion allemand a signalé par une fumée l'emplacement d'un rassemblement d'artillerie française. Nous avons gratifié cet avion de coups de fusil, il a filé dans la direction de Charmes où d'après ce qu'on nous a raconté, les territoriaux sont arrivés à le descendre par leur tir. Cependant nous apprenons que repoussé à notre gauche par le 13<sup>e</sup> corps et sur notre droite par le 8<sup>e</sup>, l'ennemi se cramponne dans la direction de Bayon et Barville à une dizaine de kilomètres en avant. Il s'agit de le maintenir et de le repousser là comme ailleurs. Nous allons être de la danse. Nous mangeons la soupe hâtivement et l'on nous donne l'ordre de partir. A une heure nous sommes en route, il fait une chaleur accablante. La marche m'est excessivement pénible. La transpiration m'a fait écuire à la cuisse droite. Je marche quand même et je mets tout ce que je peux. Vers 5 heures (nous rencontrons beaucoup d'émigrants venant des villages pris par les Prussiens, ce défilé est lamentable. Ils emportent ce qu'ils ont de plus précieux et de plus indispensable sur de petits chariots à main), nous arrivons vers les batteries françaises qui crachent dur contre l'ennemi. Le matin, à cet endroit, de nombreux obus allemands étaient tombés et avaient fait quelques victimes. Mais l'ennemi doit battre en retraite car nous n'entendons pas la fusillade et pas un obus ne vient tomber dans notre zone. Cependant nous nous sommes déployés pour parer à toute éventualité. Notre capitaine semble nerveux, il nous fait déployer et bientôt la nuit



vient, le canon se tait. Nous n'entendons pas davantage le canon ennemi. On nous rassemble et allons nous installer à un kilomètre en arrière, dans un repli de terrain pour passer la nuit.

Nous nous y déployons en tirailleurs et nous couvrons en avant sur les flancs par des petits postes de trois hommes et un caporal qui doivent se relever toutes les deux heures jusqu'au jour. Ceux qui ne sont pas de faction goûtent au repos bienfaisant en se couchant sur la terre dure que recouvrent seuls l'avoine ou le trèfle. A l'instar du régiment de Sambre et Meuse notre sac nous sert d'oreiller. Nous n'aurons pas d'ailleurs de meilleur couchage pendant les jours qui vont suivre et nous serons heureux quand la pluie ne viendra pas rafraîchir trop copieusement notre sommeil. Pendant la nuit, un Zeppelin est venu planer au-dessus de nos lignes. Il n'a pas dû voir grand-chose car nous ne faisons pas de feu et nous évitons de faire du bruit. Cependant l'horizon est lugubrement éclairé sur plusieurs points par de rouges lucurs d'incendie. Ce sont les Allemands qui abandonnent des villages en battant en retraite, ils les brûlent avant de les quitter. Ces gens-là aiment à laisser de bons souvenirs partout où ils passent.

Des projecteurs électriques ont également fonctionné durant toute la nuit, je crois que c'était des projecteurs français, mais je n'en ai jamais été sûr.

• 25 août. — Le jour vient de se lever et la clarté du jour fait pâlir puis disparaître les lucurs de l'incendie et les feux des projecteurs. Allons en route. Nous sommes encore employés comme soutien d'artillerie pendant la majeure partie de la journée. Nous avons déjeuné d'un morceau de porc rôti. La pauvre bête avait été abandonnée par les habitants, des soldats postés dans le village s'en saisirent et elle servit aux repas de deux compagnies. Mais hélas ! nous ne saurons pas toujours si bien partager ! Vers le soir l'artillerie française fait rage de tous côtés. Nous sommes face à Barville qu'occupent encore les ennemis. Fauché par le feu de nos canons, abordé à l'arme blanche par les troupes qui sont en avant de nous, l'ennemi bat en retraite. Nous avançons à notre tour et ma compagnie se déploie en arrière de la crête d'un petit vallonement. de là nous faisons quelques feux de poursuite sur l'ennemi à la distance de 1 200 et 1 400 mètres. Mais ils battent en retraite en bon ordre et répondent à notre feu. Pendant un quart d'heure, les balles sifflent donc autour de nous. heureusement elles passent un peu haut et nous nous en tirons pour ce baptême avec un blessé qui semble avoir un œil fort endommagé ; quelques gamelles, sacs et marmites sont également traversés ou endommagés. La nuit est tombée. Mais par suite d'une indication insuffisante du lieu de rassemblement, nous faisons quatre kilomètres pour avoir l'avantage ensuite de revenir sur nos pas. Nous entrons enfin dans Barville



et allons coucher tout au bout du village sur de la paille étendue en plein air les jours précédents par les Allemands. Nous dormons enfin deux ou trois heures après avoir fait la soupe et le café que nous consommons avec le meilleur appétit.

• 26 août. — Nous partons de bon matin, au jour, et traversons tout le village de Barville. Les habitants qui sont restés et ils sont en majorité, n'ont pas été trop malmenés pendant le séjour des Prussiens. C'est d'ailleurs une exception. Beaucoup nous acclament et sont heureux de voir que le terrain a été regagné par les Français, d'autres semblent apathiques, d'autres semblent nous regarder de travers... pourquoi ? Il paraît qu'il y avait par endroit en Lorraine française pas mal de Germains et de germanisants. Heureusement que c'est en infime minorité. Nous prenons une large et agréable route forestière, tracée à travers une haute futaie de bouleaux et de chênes. C'est là que nous allons bientôt avoir notre première vision d'horreur. En effet nous rencontrons bientôt un cadavre raide, étendu à terre. C'est un caporal d'infanterie, son sac est là près de lui, le sang a perlé à travers sa capote et a rougi la terre. Puis c'est un soldat, puis d'autres encore, soit à travers le bois, soit dans les éclaircies, soit sur le bord de la route. Ce sont tous des Français, ils ont dû tomber là dans une de ces terribles embuscades de la guerre de forêt. Le spectacle est poignant, notre cœur se serre, tandis que certains semblent pris d'une curiosité malsaine et cherchent à voir de plus près les cadavres de ces héros obscurs qui la veille donnèrent leur sang pour notre France. Plus loin les cadavres humains sont plus nombreux encore, les fossés latéraux de la route sont rougis de sang et il y a aussi beaucoup de cadavres allemands. Tout est mêlé en cet endroit, fantassins, chasseurs à pied, cavaliers, chevaux, gisent autour de nous. Les chasseurs à pied et les chasseurs cyclistes ont donné là un rude coup, beaucoup tiennent encore leur fusil à la main, la baïonnette est au bout du canon. Ils semblent menacer l'ennemi. En certains endroits une baïonnette ou un sabre sont fichés en terre, ils marquent la place d'un cadavre gisant un peu plus loin dans le bois.

Mais voilà qu'en quittant la forêt et en descendant dans la vallée que domine le village de Rozelieures, les cadavres allemands deviennent plus nombreux, ils forment la presque totalité, il y a aussi des blessés que ramasse une section d'infirmiers. Quel triste, quel épouvantable spectacle dans le silence de la campagne ! Au combat l'on ne s'aperçoit pas de cela. Le champ de carnage n'est triste qu'après la bataille. Nous traversons un pont sur un ruisseau et voilà que nous montons à Rozelieures. Le village a été pris par les Allemands, repris par les Français, ils l'ont bombardé chacun à leur tour. Des maisons flambent, d'autres présentent leurs murs et leurs toitures enfoncés, on voit



l'intérieur des appartements à travers les immenses brèches des obus. Il semble n'y avoir à peu près plus d'habitants dans ce village. Pourtant à l'autre extrémité, quelques maisons sont encore indemnes, cinq ou six en tout. Nous continuons notre marche, nous voici hors du village. Des champs cultivés s'étendent de chaque côté de la route. Ils sont noirs de cadavres allemands, il y en a plus de deux cents sur moins de deux cents mètres de parcours, ils sont là couchés en tirailleurs, en ordre, certains ont encore le fusil en joue, mais ils sont tous morts. Notre artillerie a fauché par là !



## Des conséquences littéraires d'un accident de la circulation survenu à Vienne en 1765

Le 14 novembre 1765 on note dans les registres de Saint-André-le-Bas, sous la plume du curé Charvet, que Messire Bernard Béranger de la congrégation de l'Oratoire, âgé d'environ cinquante ans, clerc tonsuré seulement, est décédé après n'avoir reçu que le sacrement de l'extrême-onction, ayant été écrasé par une charrette de Provence à cinq heures du matin, qu'il n'a jamais pu parler, qu'il n'a pas vécu un quart d'heure, revenant du Séminaire (1) où il avait soupé, il allait à Lyon pour y enseigner au Collège avec le sieur Garnier son confrère. Il était natif de Riez (en Provence), il fut transporté sur le champ chez le nommé Roussellon, aubergiste vis-à-vis la grande porte de l'église paroissiale de Saint-André-le-Bas, où après qu'il y fut décédé M. Pérouse, juge royal, constata l'accident. Ensuite le curé Charvet le conduisit jusque sur les limites de la paroisse de Saint-Ferréol où le curé Dubreucq vint le quêrir. A son tour le curé Dubreucq de Saint-Ferréol narre l'événement dans ses registres, il dit le défunt âgé de 33 ans, qu'il a été écrasé par une charrette de Provence à la montée de Saint-André-le-Bas à cinq heures et demie du matin. M. le Supérieur de l'Oratoire en requiert la sépulture dans son église du Séminaire. A quatre heures du soir le curé de Saint-André-le-Bas ayant fait la levée du corps, le présente dans son église et le conduit dans les limites de la paroisse où le curé de Saint-Ferréol vient prendre en charge le corps et fait une absoute dans l'église Saint-Ferréol. De la même manière le curé Dubreucq conduit le corps aux limites de sa paroisse et de celles de Saint-Georges. Le curé Prief Carlin fait le récit des faits dans son registre de Saint-Georges, en les modifiant un peu. Il nous raconte que le 14 novembre 1765 est décédé par un cas imprévu un diacre de la congrégation des Oratoriens, originaire de Toulon, à cinq heures du matin, il était logé chez Rosselon, à la Grande Table

---

(1) Le Séminaire dirigé par les Oratoriens se trouvait au sud de la ville, entre le square Ninon-Vallin et la rue Emile-Romanet (l'ancienne cour de l'Intendance).



Ronde. Il nous dit qu'il a conduit le corps depuis la porte Muriane (2) jusqu'à la porte du Séminaire où le corps a été remis au supérieur. L'inhumation a eu lieu le quinze au matin.

Cet accident eut lieu avant la construction du quai Pajot par M. Bruyas, architecte, et avant qu'il n'eut construit le pont de la Demi-Lune sur la Gère. Le gros du trafic routier entre Lyon et la Provence passait par le pont de Gère, la rue de l'Eperon, la place Modène, la rue de la Table-Ronde, la rue Saint-André-le-Bas et tournait à angle droit pour prendre la Grand-Rue (rue de Bourgogne).



Gravure d'Asselineau (vers 1850) : le bâtiment au premier plan et le séminaire.  
Cl. du Musée

L'anecdote qui vient d'être contée aurait certainement été oubliée si le propre neveu de Messire Bernard Béranger, Laurent Pierre Béranger, n'avait été présent à l'accident et s'il n'avait été aussi par la suite un écrivain qui a laissé quelques traces dans l'histoire littéraire.

---

(2) L'emplacement de la porte Muriane se trouvait à proximité des escaliers de Saint-Maurice, rue de Bourgogne.



Laurent Pierre Béranger, neveu de Bernard Béranger, naquit à Riez (Provence) en 1749 et mourut à Lyon en 1822. Il entra aussi dans la congrégation de l'Oratoire. Il devint professeur de rhétorique au collège d'Orléans. Des poésies écrites avant 1789 lui firent perdre sa chaire, mais il obtint en compensation le titre de Censeur royal. Lors de la convocation de l'Assemblée constituante il fit à la nation un don civique et démissionna du poste de Censeur royal. En 1796 il fut membre correspondant de l'Institut, il fut professeur à l'Ecole centrale de Lyon et inspecteur de l'Académie de Lyon. En 1816 il était aussi correspondant de l'Académie des Inscriptions.

L.P. Béranger est l'auteur d'une œuvre très diverse, et assez abondante, qui comporte aussi bien le *Portefeuille d'un troubadour, ou essais poétiques*, suivis d'une *Lettre à M. Grosley sur les trouvères et troubadours* (1782), que la *Morale en action, ou Elite de faits mémorables et d'anecdotes instructives* (1783), qu'un *Voyage aux glaciers de Chamouni en Savoye et retour par le Valais et les bords du lac de Genève* (1786), et qu'une étude intitulée : *De la prostitution - Cahier de doléances d'un ami des mœurs, adressé spécialement aux députés de l'ordre du Tiers-Etat de Paris*.

Ces quelques exemples montrent les nombreuses facettes de l'œuvre de Laurent Pierre Béranger qui dans son œuvre la plus connue : *Les soirées provençales, ou lettres de M. Béranger écrites à ses amis pendant ses voyages dans sa patrie* (3 vol., Paris, 1786), rapporte au troisième volume la mort de son oncle à Vienne. Le chapitre est intitulé : « Regrets sur la mort d'un oncle qui avait élevé ma jeunesse et périt à Vienne en Dauphiné le 14 novembre 1765. Pièce composée au mois d'août 1780, en passant par Vienne ». Une courte introduction rappelant et complétant les faits est suivie d'une Elégie (3) dans un style à la fois pompeux et déjà pré-romantique, où la ville de Vienne est certes décrite avec un préjugé défavorable, que l'état d'esprit devant le malheur du jeune homme explique ; néanmoins, malgré cette réserve, le poème qui immortalisa ce fait divers ne manque pas d'intérêt comme l'introduction le précédant dont voici la teneur :

« Tous les détails de cet affreux événement, sont malheureusement pour moi, dans la plus exacte vérité. Les deux voitures dont je parle s'accrochèrent par les moyeux ; nous nous rangeâmes en vain contre un mur, la pente rapide de la voie entraînant celle qui roulait vers nous, sans guide et pesamment chargée, mon malheureux oncle recut un coup dans la poitrine, qui comprima ses poumons, brisa l'os de son bras gauche et le tua comme l'eût fait la foudre. Mais revenu d'un long évanouissement, je me

---

(3) Petit poème sur un sujet mélancolique.



trouvai dans l'hôtel de la Table Ronde : mon oncle, tout sanglant était étendu sur une chaise longue ; deux prêtres se disputaient le droit de l'enterrer ; la justice verbalisait à grand frais ; deux chirurgiens ou médecins demandaient leurs honoraires !... enfin, j'avais quinze ans, j'étais à soixante ou quatre-vingts lieues de chez moi et dans un pays où je ne connaissais personne. C'est en repassant par Vienne, environ quinze ans après ce tragique accident que l'âme toute remplie de souvenir douloureux et les yeux noyés de larmes, je crayonnai ces vers où je tâche d'exprimer mon malheur et mes regrets. Je n'ai voulu que soulager mon cœur et faire connaître un homme estimable et malheureux, plein de talent, de modestie et de bonté ; un véritable sage que plusieurs personnages de la plus haute considération honoraient d'une confiance sans borne et à qui j'ai les plus insignes obligations. »

### ELEGIE

*Des premiers traits du jour la clarté luit à peine,  
je découvre de loin le triste monument (4)  
qu'au pied de ses côteaux éleva jadis Vienne...  
Voyage malheureux ! ô douloureux moment... !  
C'est ici, sur les bords d'une terre étrangère  
que je perdis, hélas, la tête la plus chère !  
Là, je fus séparé de tout ce que j'aimois,  
d'un Maître, d'un Ami, d'un Père, eh ! de quel Père !*

*Jamais je n'oublierai ses leçons, ses bienfaits, ils vivront  
dans mon cœur pendant ma vie entière.*

*Dans les abords étroits de ces murs odieux,  
la mort, fondant sur lui, l'immola sous mes yeux.  
La foudre est moins rapide... O nuit, nuit désastreuse !  
tu semblois redoubler ton horreur ténébreuse :  
le tonnerre grondait... nous montions lentement  
un tortueux sentier, dont le Rhône écumant  
bat les bords escarpés d'une vague fougueuse (5).  
Un char précipité de ce fatal chemin,  
roulait en bondissant, n'entendait plus le frein ;  
le nôtre est sur sa route, il le heurte, il l'entraîne.  
Je m'élance, j'échappe à cette mort soudaine,  
et vois le char brisé voler en mille éclats.  
De lamentables cris, les accents du trépas  
me glacent de terreur : pour éclairer mes pas  
je tenais un flambeau qui meurt dans la nuit sombre  
et mon malheureux oncle, en me cherchant dans l'ombre,  
mortellement froissé, ne se soutenant pas,  
se traîne, et tout sanglant expire dans mes bras.*

(4) Note de l'auteur : « Pyramide élevée par les Romains dans les campagnes viennoises ». (En 1765, il n'y avait pas de constructions entre le cours de Verdun, vers l'entrée de la Gare de Marchandise et la Pyramide, comme le montrent les peintures de Schneyder conservées à l'Hôtel de Ville.)

(5) La rue Saint-André-le-Bas, la place du Jeu de Paume n'était pas bordée du quai.



En vain, pour arrêter son âme fugitive,  
on accourt à mes cris... ; il n'était déjà plus :  
ma voix l'appelle en vain, ma voix faible et plaintive  
s'éteint, et tous mes sens de douleur sont vaincus.  
Cependant on m'enlève, et pendant plusieurs heures  
mon âme le suivit dans les sombres demeures ;  
mais seul il traversa les ondes du Léthé (6),  
et de ses tristes bords, seul je fus écarté...  
Quel art m'enchaîne au jour, et entr'ouvre ma paupière !  
mes yeux sont affligés de revoir la lumière !  
Immobile d'horreur, sans pleurs ni sentiment,  
je demeure abymé dans mon accablement.  
Enfin, après trois jours d'une angoisse stupide,  
réitérant cent fois les plus cruels adieux,  
impatience de fuir, j'abandonnai ces lieux.  
Tel que, glacé d'effroi, fuit un enfant timide,  
que vient d'épouvanter un serpent odieux,  
ainsi je m'éloignais de la ville homicide  
que m'offrent en ce jour des Destins ennemis :  
voilà ses murs ! voilà le temple (7) où (j'en frémis) :  
où je vis arriver, d'où je vis disparaître  
son cercueil lamentable et ses restes meurtris !  
Que de cris je poussai dans cet enclos champêtre,  
tout parsemé de croix, d'ossements, de débris !  
Je crois revoir encor les Prêtres attendris ;  
j'entends leur chant lugubre et l'airain funéraire (8) ;  
je vois la tombe ouverte ensevelir sa bière ;  
mon cœur rapidement palpite, et mes esprits  
m'abandonnent... : je meurs... tendre Ami, je te fuis,  
arrête, je te fuis dans la nuit éternelle ;  
j'y veux accompagner ton ombre paternelle.  
Hélas ! que sont pour moi ces lieux où je te perds,  
que des bords inconnus, que d'effrayants déserts !  
où suis je ! vois je pas cette Cité haïe !  
Me voilà sous ses murs ! que j'achète bien cher  
le plaisir de revoir ma Mère et ma Patrie !  
Mais ce fatal chemin pouvait seul m'être ouvert...  
Détourne, Nautomier (9), je dois, je veux descendre,  
je veux de pleurs encor mouiller sa froide cendre.  
Que ta rame, brisant la vitesse des flots,  
fasse aborder ta nef au pied de ces tombeaux.  
Respecte ce devoir, attends sur ce rivage,  
attends sous le cyprès qui l'attriste et l'ombrage.  
Hélas ! le voilà donc ce Monument sacré,  
où, loin des siens, repose un Mentor (10) adoré !  
Je l'appelle, il m'entend ; il voit couler mes larmes.  
Chère ombre ! ô si pour toi ma douleur a des charmes,  
sois sensible à ces pleurs, à ces regrets amers  
que m'arrache ta perte après quatorze hivers !  
Quels titres n'as-tu pas à ma reconnaissance !  
Tu m'apprîs à penser, tu formas mon enfance :

---

(6) Léthé : un des cinq fleuves des Enfers, séparait le Tartare des Champs-Elysées ; ceux qui buvaient son eau perdaient tout souvenir du passé.

(7) Eglise ou chapelle du Séminaire.

(8) Le glas.

(9) Personne qui conduit une barque - poétique. L.P. Bérenger allait en 1780 de Lyon en Provence par la voie d'eau.

(10) Mentor : celui qui sert de conseil, de guide à quelqu'un.



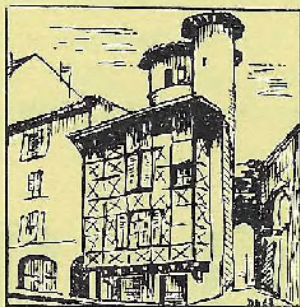
sous ton aimable joug me pliant doucement,  
du devoir d'obéir tu fis un sentiment.  
De toutes les vertus ton âme était le temple,  
par tes sages discours, par ton puissant exemple  
tu me les fis aimer dès mes plus jeunes ans.  
Je te dois les plaisirs les plus purs de ma vie,  
le goût de l'amitié, ses charmes consolans  
et l'amour des vertus dont l'étude est suivie.  
Qu'il périsse l'ingrat, dont le perfide cœur  
oublie un seul moment ce qu'il doit à son Maître !  
Un jour, de ses enfans il sentira, peut-être,  
la noire ingratitude et la dure hauteur.  
Tu m'aimas, je t'aimai : que pouvais-je à cet âge  
donner que mon amour ? tu l'obtins sans partage ;  
et dans cette contrée où cessèrent tes jours,  
je te viens attester que je t'aime toujours.  
Mais les vents ont fraîchi ; mon conducteur m'appelle ;  
ta mort affreuse, hélas ! m'est encore nouvelle :  
un froid saisissement presse mon triste cœur,  
cher et durable objet de ma vive douleur,  
quand je ne serai plus, quand mon âme immortelle,  
aura rejoint la tienne au sein du Grand Auteur,  
puissent ces chants, vainqueurs de la Parque (11) cruelle,  
faire aimer ta mémoire et plaindre mon malheur.

---

(11) Les trois divinités sœurs (Clotho la frileuse, Lachésis la fatidique et Atropos l'inflexible) qui présidaient à la destinée humaine. En poésie, elles symbolisent le destin ou la mort.



Nous sommes spécialistes  
en Bijouterie, Joaillerie et  
Horlogerie : de Père en Fils,  
depuis plus de deux siècles,  
nous avons constamment  
perfectionné la connaissance  
de ce métier difficile et notre  
conscience professionnelle a  
valu à la Bijouterie Bonjean  
d'être la plus importante de  
la région avec un choix  
considérable auquel s'a-  
joutent l'orfèvrerie et les  
articles pour cadeaux.



**BIJOUTERIE BONJEAN**  
*Fondée en 1742*  
angle rue Ponsard



**G. DE LA ROCHE**  
*Petit-Fils*  
*et Successeur*



TOUT pour la COUTURE  
TOUS les OUVRAGES de DAMES  
TOUTE la NOUVEAUTE

- PULLS ET ENSEMBLES
- CHEMISIERS
- LINGERIE

# GOURDANT

6, PLACE MIREMONT - VIENNE

## GRAND BAZAR PARISIEN

---

*choix - prix - qualité*

PARFUMERIE - MAROQUINERIE

*jacques*

rue ponsard - 38200 vienne



# POMPES FUNEBRES GENERALES

*Service Concessionnaire  
de la Ville de Vienne et autres communes environnantes  
Son personnel est à la disposition des familles*

BUREAU PRINCIPAL ET DIRECTION : *Place de l'Hôtel-de-Ville  
(Impasse de la Vieille-Halle)*  
*Vienne et communes environn.* 38200 VIENNE. T. (74) 85.03.88

PEAGE-DE-ROUSSILLON : *21 pl. P.-Morand.* T. (74) 86.21.52  
*et communes environnantes*

CONDRIEU : *17 r. de Belfort.* T. (74) 59.52.19  
*et communes environnantes*

CHAVANAY : T. (74) 59.10.47

---

Mutuelles - Conventions - Garanties obsèques  
Contrats avant décès - Soins de conservation  
Grand choix d'articles funéraires

## Déménagements

GRUTAGE  
GARDE-MEUBLES  
MANUTENTION

# FREDERIC DIDIER

18, rue Victor-Hugo - 38202 VIENNE



Téléphone : 85.04.78  
Lignes groupées



SIEGES STYLE ET MODERNE  
MOQUETTE - TAPIS - TENTURES

**J. PASCAL**

11, place Saint-Paul - VIENNE

Tél. 85.09.57

TAPISSIER

**GRAVURE TAMPONS**

**Noël RUGLIANO**

23, rue Joseph-Brenier - 38200 VIENNE

☎ (74) 85.07.94

Pour la PHOTO  
et pour le SPORT

*une seule adresse*

**PHOTO - SPORTS**

4, place Miremont - 38200 VIENNE

TOUT POUR LA FUTURE MAMAN ET LE BEBE

**“*Fazandole*”**  
**R. CHAPOTAT**

PUERICULTURE ET JOUETS

17, rue J.-Brenier - 38200 VIENNE



# LE BEC FIN

RESTAURANT

*relais gastronomique*

Place Saint-Maurice - 38200 VIENNE

☎ (74) 85.76.72

PARKING POUR VOITURES

Fermeture hebdomadaire le dimanche soir et le lundi

librairie  
papeterie  
imprimerie



LIBRAIRIE GÉNÉRALE  
**BLANCHARD Frères**

20, cours romestang - 38200 vienne



☎ (74) 85.05.19



## Société des Amis de Vienne

Vous qui aimez votre ville, son site, ses monuments, son histoire, faites connaître notre Société à vos amis.

Ses buts sont de :

- mieux faire connaître, mieux faire comprendre l'histoire et les monuments viennois ;
- défendre le patrimoine artistique et la beauté du site ;
- renseigner les propriétaires sur les possibilités de restauration (financement, conseils).



Chaque trimestre, **un bulletin** contenant études, souvenirs, mémoires, est distribué aux sociétaires.

*Pour tous renseignements et abonnements,  
s'adresser au Syndicat d'Initiative.*



## VIENNE EN 1596

### EXTRAIT DES VOYAGES DU SEIGNEUR DE VILLAMONT

... Son cours violent (du Rhosne) m'incita de m'embarquer dessus pour aller veoir Vienne et les antiquités de Pilate ; mais y ayant navigué environ quatre lieues, survint telle tourmente avec tonnerre et éclairs, que craignant faire un piteux naufrage au profond de ses ondes, priai le nocher de me mettre à bor, ce qu'il fit avec grandissime difficulté. Finalement, me voyant hors du péril, où j'avais été, je rendis grâce à Dieu, continuant mon chemin par terre jusqu'à Vienne, où je séjournai deux jours, pendant lesquels j'assistai aux funérailles d'un pénitent qu'on ensépultura en l'Eglise des Jacobins (1), sur laquelle le tonnerre tomba, emportant seulement la cime du clocher. Pour le regard de ladite cité, elle est fort antique et située aux pieds de deux montagnes, le Rhône passant au côté sur lequel est un beau pont de pierre (2) et sur lesdictes montagnes sont deux chasteaux, l'un desquels est appelé Pipet, qu'on dict avoir été bâti artificiellement. Les huguenots ayant pris Vienne, et voyant ne pouvoir avoir le château à leur dévotion, levèrent le siège, pour s'en aller autre part : après avoir ruiné la grande Eglise de l'Archevêché et laissé en son entier un vieil temple des anciens Romains, sur la porte duquel se voit encore une ancienne inscription en lettres latines.

Je ne veux oublier sur le propos de Vienne de parler des martinets (3) où se forgent les lames d'épées portant le nom de Vienne, lesquels sont faits sur un petit ruisseau, qui à la fois fait moudre grand nombre de moulins : ny ayant qu'un seul homme, pour forger plusieurs épées, d'autant que par une grande industrie, les moulins font jouer les soufflets qui allument le feu et battre les marteaux sur l'enclume, sans que l'homme ait autre peine que de tenir le fer en sa main pour en faire à sa volonté...

---

(1) L'église des Jacobins se trouvait à proximité du confluent de la Gère et du Rhône.

(2) Ce pont fut détruit au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

(3) Martinet : ce sont des marteaux mus par des moulins entraînés par les eaux de la Gère.



# LETTRE

## DU PRÉSIDENT DE BROSSES (1)

A M. DE BLANCEY

*Le bon seigneur de Brignolet,  
Très aimable et très frivole.*

Le lendemain 4 (2), pour donner aux dames romaines une bonne idée de la propreté française, j'allai me faire baigner. Le garçon baigneur débuta par me dire qu'il avait coutume de baigner M. le duc de Villars et M. le cardinal d'Auvergne, jugez combien ma pudeur fut alarmée ; mais j'en fus quitte pour la peur.

Le même jour, à une heure et demie, nous nous embarquâmes sur un benoît coche, où nous ne fûmes pas un instant sans représenter au vrai les enfants dans la fournaise.

.....

Nous n'eûmes d'abord en route rien qui fût digne de vous être raconté, si ce n'est la rencontre d'un grand bateau remorqué par onze chevaux et tout chargé de pots de chambre.

La côte du Lyonnais est belle, riche, garnie de vignes, de jardins et de maisons de campagne. Celle du Dauphiné est toute de montagnes couvertes de bois.

Nous arrivâmes à Vienne sur les cinq heures. Le bâtiment des PP. de Saint-Antoine, qui se présente d'abord, en donne une bonne idée. Il est joli et bien situé le long du Rhône ; mais cette idée est démentie dès que l'on met le pied dans la ville, qui est excessivement laide et mal bâtie. Nous n'y trouvâmes rien de supportable que l'église Saint-Maurice, cathédrale bâtie dans un assez méchant goût gothique. La voûte, toute peinte en azur, est belle, hardie et fort exhaussée.

Nous y vîmes trois spectacles à la fois : dans le chœur un missionnaire débitait ses hymnes à une troupe d'hommes ; sous

---

(1) Charles de Brosses fut un magistrat du Parlement de Dijon au XVIII<sup>e</sup> siècle. Son esprit frondeur le conduisit par deux fois à l'exil. Il s'intéressa à l'histoire romaine, à l'art, à l'archéologie et à la géographie.

Cette lettre fut écrite en 1739 alors qu'il partait pour l'Italie.

(2) A Lyon.



le portail une vivandière psalmodiait des mirlitons à un tas de femmes ; et dans le cloître on distribuait aux badauds le portrait du missionnaire.

Si la place qui est au-devant de l'église était agrandie et régulière, sa situation la rendrait magnifique ; d'une part, elle est terminée par le portail, et de l'autre par le Rhône.

La ville, bâtie tout le long du fleuve, est longue et fort étroite ; elle est très ancienne, et avait été jadis extrêmement grande, puisqu'à un bon demi-quart de lieu hors de la ville, nous vîmes, dans des vignes, un obélisque qui en marquait autrefois le milieu. Elle est tout à faite collée contre une vilaine montagne ; eu-dessus est l'enceinte fort vaste d'un vieux château tout ruiné, de même que le pont sur le Rhône, qui fait l'endroit de ce fleuve le plus dangereux sans cependant qu'il le soit beaucoup.

A six heures et demie, nous arrivâmes à Condrieu, petite ville du Lyonnais, ayant fait ce jour-là neuf lieues. On trouve auparavant, du même côté, la fameuse Côte-Rôtie : je ne m'étonne nullement qu'elle soit rôtie depuis qu'elle est là, puisque moi, qui n'y restai qu'un instant, je faillis à y être calciné.







### LIVRE III

## VIENNE SOUS LES CAROLINGIENS ET LES ROYAUMES DE PROVENCE ET DE BOURGOGNE (741 - 1032)

### CHAPITRE I

#### LES SOUVERAINS ET LES EVENEMENTS POLITIQUES (1)

##### 1. De Pépin-le-Bref à Charlemagne (741-814)

• A la mort de Charles-Martel (22 oct. 741), ses deux fils, *Pépin-le-Bref* (741 - † 768) et Carloman (741-747 - † 754) se partagèrent le royaume franc et Vienne, alors en Bourgogne romane, fut dans le lot de Pépin. En 747, Carloman se fit moine, Pépin devint le seul chef et fut sacré roi en 751, à Soissons par saint Boniface, après la déposition du dernier roi mérovingien Childéric III. Le pape Etienne II renouvela ce sacre à Rome en 754, Pépin devenait le premier roi carolingien.

En 749, les Viennois sous les ordres du comte de Vienne *Théode* ou *Theudoin* participèrent à une bataille sanglante que livra Pépin en Maurienne contre son frère bâtard *Griffon* ou *Grippon*, celui-ci fut tué (2).

---

(1) LOT Ferdinand, *Naissance de la France*, Paris, 1948.

FOURNIER Gabriel, *L'Occident de la fin du v<sup>e</sup> siècle à la fin du ix<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1970.

EMERY Jean, *Le Diocèse de Grenoble - Essai d'histoire religieuse des origines à 794*, Grenoble, 1960/1970.

POUPARDIN René, *Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933)*, Paris, 1901 ; *Le royaume de Bourgogne (888-1038)*, Paris, 1907.

LOUIS René, *Girart de Vienne, comte de Vienne (...819-877)*, Auxerre, 1946.

(2) CHARVET Claude, *Fastes de la ville de Vienne*, Vienne, 1869, p. 85-86.



Après la ruine des Eglises par les Sarrasins et surtout par les spoliations de Charles-Martel, ses fils très pieux réunirent plusieurs conciles afin de donner des satisfactions aux évêques qui réclamaient des améliorations de leur situation catastrophique. En 752, Pépin aurait rendu à l'évêque de Vienne (Wilicaire) tous ses biens, sauf les châteaux pour lesquels les seigneurs devaient payer la dime, mince compensation (3).

L'évêque de Vienne, *Wilicaire* (741 env.-750/752 - † 771 env.), découragé par la grande misère de son diocèse, l'abandonna vingt années environ avant sa mort. Aussi à Pâques 767, lors d'un passage à Vienne, Pépin nomma *Bertéric* comme successeur (3).

Devenu le défenseur du pontife romain, Pépin dut intervenir en Italie contre les Lombards dont le roi *Aistulf* ou Astolfe lui avait envoyé en 754, comme négociateur son frère Carloman, alors moine au Mont-Cassin. Bien que sujet lombard, Carloman avait alors été arrêté et enfermé dans un couvent à Vienne (Saint-Sévère peut-être) sur les ordres de Pépin qui avait trouvé son zèle excessif. Le roi passa à Vienne en 754 pour l'Italie via Saint-Jean-de-Maurienne. Carloman tomba malade et mourut en 755, son corps fut transporté au Mont-Cassin (2). Le roi lombard fut battu la même année et le pape reçut les territoires conquis.

• *Charlemagne* (768 - † 814) et son frère *Carloman* (768 - † 771) se partagèrent le royaume à la mort de leur père Pépin à Saint-Denis le 24 septembre 768. Vienne fut compris dans le lot de Carloman, mais celui-ci mourut bientôt et *Charles* eut tout le royaume.

Vers 798 un envoyé spécial du roi (*missus dominicus*), Theodulphe, évêque d'Orléans, accompagné de Leidrade, archevêque de Lyon, inspecta les régions entre la Saône, les Alpes et les Pyrénées. Il dépeignit la ville de Vienne « pressée entre les collines et le lit du Rhône » et en admira « les constructions en pierre » (4).

L'empire « romain » fut recréé après le couronnement de Charlemagne à Rome à Noël en l'an 800. L'empereur mourut dans sa capitale, Aix-la-Chapelle le 25 janvier 814, et son seul fils vivant, Louis, lui succéda (5).

*Les relations de Charlemagne avec Vienne* sont peu connues :

— Dans sa chronique épiscopale (*Liber episcopalis*), l'archevêque *Léger* (1030 - † 1070) signale simplement que Charlemagne

---

(3) EMERY Jean, *op. cit.*, p. 450.

(4) EMERY Jean, *op. cit.*, p. 451-452.

(5) Le royaume lombard disparut en 774 après la victoire définitive de Charlemagne qui attacha beaucoup d'importance au titre de roi des Lombards et à leur couronne de fer.



rendit à l'Eglise de Vienne « une partie des biens jadis usurpés et sécularisés par Charles-Martel » (6).

— Dans le chapitre sur l'Eglise de Vienne nous verrons que sa réorganisation dut commencer au début du IX<sup>e</sup> siècle sous l'archevêque *Volfère* (797/799 - † 810) grâce à la « munificence et l'autorité du pieux empereur Charlemagne ».

— L'empereur serait intervenu, à la demande du pape, pour que *Barnard*, élu évêque de Vienne en 810, accepte le poste qu'il refusait. Dans sa jeunesse Barnard avait vécu à la cour de Charlemagne.

— Dans son testament de 811, Charlemagne légua, comme aux autres archevêchés de l'empire une vingt-et-unième partie de son trésor aux métropoles de Vienne et d'Embrun (Embrun avait un archevêque dépendant de Vienne) dont elles gardèrent un tiers et partagèrent le reste entre leurs suffragants (7).

*La légende de Charlemagne à Vienne est plus prolixe :*

— Le grand empereur serait venu à Vienne au *château de Palais-sur-Septème*, « sa résidence favorite » ; le bois voisin, dit plus tard *de Chapuley*, tira son nom de la chapelle aux colonnes de marbre qu'il aurait fait construire. Charlemagne aurait organisé des chasses dans le *Bois Royal* et son cheval se désaltéra à une source qui s'appela désormais fontaine de Charlemagne (*fons Karoli Magni*) (8).

Cette fontaine existe encore (9) sur le flanc de la colline, rive gauche de la Gère, au-dessus du *hameau de Charlemagne* (commune de Vienne) qui lui doit son nom.

La chanson de geste « *Girart de Viane* », dont nous reparlerons, a repris au XIII<sup>e</sup> siècle cette légende. Il est curieux de voir encore ce nom de lieu, né de la légende, auquel les municipalités modernes ont ajouté les chemins de la Belle-Aude, du Comte-Roland, de l'Olifant, de Girard-de-Vienne, du Bois-Royal.

Rien ne permet d'affirmer pourtant que Charlemagne soit passé à Vienne.

— Le souvenir de *Roland* fut conservé à Vienne par « son » olifant qui était en réalité un cor en ivoire que le comte Guigues-le-Vieux († 1075) donna à l'église Saint-Maurice (8) (10).

— Le célèbre *Turpin*, archevêque de Reims, aurait séjourné à Vienne « en proie aux souffrances de ses blessures et lassé de

---

(6) CHEVALIER Ulysse, *Regeste Dauphinois (R.D.)*, t. I, Valence, 1913, n° 578.

(4) CAVARD Pierre, *Vienne-la-Sainte*, 1939, p. 136.

CHEVALIER Ulysse, *R.D.*, *op. cit.*, n° 592.

(8) EMERY Jean, *op. cit.*, p. 450-451.

(9) CHAPOTAT Gabriel, *Evocations*, mars-avril 1954.

(10) CAVARD Pierre, *op. cit.*, p. 134-136.



tant de travaux ». Après sa mort il fut « enseveli dans une église au-delà du Rhône, près de la ville, du côté du levant ». L'« invention » (la découverte) de sa dépouille eut lieu sous le pontificat de Calixte II, ancien archevêque de Vienne (11). Tout cela ressemble à la tradition du transfert de saint Ferréol et de saint Julien par Saint-Mamert. Le prestige de l'Eglise de Vienne dut en être rehaussé.

— L'Eglise de Vienne fit confirmer par arrêt de justice du Parlement de Paris du 14 octobre 1400 que Charlemagne lui avait fait un présent insigne, *la lance de saint Maurice*, que l'empereur avait portée lors de ses expéditions contre les Sarrasins d'Espagne. La tradition nomma cette lance *l'étendard de la légion thébaine* et y ajouta le *bouclier* et le *casque* qui devinrent des reliques précieuses disparues après les guerres de religion (12).

## 2. Louis-le-Pieux et ses fils jusqu'à la mort de Lothaire I<sup>er</sup> (814 - 855)

• LOUIS-LE-PIEUX (OU LE DÉBONNAIRE) (814 - † 840). — Les titres que lui ont donnés les historiens expliquent assez bien les faits essentiels de son règne qui fut une longue suite de luttes avec ses fils, surtout l'aîné *Lothaire I<sup>er</sup>* lorsqu'il lui donna en 817 le titre d'*empereur associé* et unique héritier de tout l'empire.

Par un retour brutal des événements, Lothaire dut fuir à Vienne en 834 où il avait de solides partisans, à commencer par *Barnard*, archevêque de Vienne, et son ami *Agobard*, archevêque de Lyon. Les frères de Lothaire, Pépin et Louis, le menacèrent et il dut se réfugier en Italie avec ses partisans dont *Barnard* et *Agobard*. Ceux-ci avaient été déposés mais Louis pardonna encore et rétablit les deux archevêques, avant de mourir à Metz le 20 juin 840. Tous paraissaient être réconciliés après un dernier partage de Worms (839).

Très pieux, Louis se considéra comme le protecteur de l'Eglise, il en poursuivit la restauration (816-819) dans le sens de la moralité et de l'austérité. Des conciles imposèrent le régime canonical aux membres de l'Eglise, les chanoines durent vivre en commun dans un quartier spécial (*les Cloîtres* à Vienne). Les monastères durent adopter la règle bénédictine. Malgré l'arrêt des guerres de conquêtes et l'épuisement du fisc royal, il poursuivit la restitution des biens religieux mais souvent en maintenant la jouissance des seigneurs occupants.

---

(11) Il relança aussi plus tard le culte des reliques et les pèlerinages qu'elles suscitaient, en particulier celui de Saint-Jacques de Compostelle où il se rendit avec un moine de Saint-André-le-Bas (CAVARD Pierre, *op. cit.*, p. 136).

(12) EMERY Jean, *op. cit.*, p. 451-452.

(13) CHEVALIER Ulysse, *R.D.*, *op. cit.*, n<sup>os</sup> 634-635-636-637-641.



• LE DÉCOUPAGE DE L'EMPIRE ET LE RÈGNE DE LOTHAIRE I<sup>er</sup>  
(840 - † 855).

Après de vaines tentatives ambitieuses, Lothaire fut battu en juin à la sanglante bataille de Fontenoy-en-Puisaye (à 30 km d'Auxerre) par ses frères Charles (le-Chauve) et Louis (le-Germanique). Ceux-ci, après les *serments de Strasbourg* (en langue romane et tudesque), imposèrent à Lothaire en 843 le partage de l'empire par le *traité de Verdun* : la Francie orientale, amorce de l'Allemagne moderne, fut attribuée à Louis ; la Francie occidentale, amorce de la France moderne, fut attribuée à Charles ; la *Francie médiane*, entre les deux premières, fut attribuée à Lothaire I<sup>er</sup> qui conserva le titre d'empereur.

Ce troisième royaume comportait une longue bande de territoires de la mer du Nord à l'Adriatique avec, en particulier, la Bourgogne, le Lyonnais, le Viennois et la Provence.

Avant de mourir, Lothaire partagea son royaume :

*Louis II* (855 - + 875) fut roi d'Italie et prit le titre d'empereur, officiel mais vain.

*Lothaire II* (855 - + 862) eut la partie septentrionale de la Francie médiane que l'on pourrait appeler « la Grande-Lotharingie » (14).

*Charles de Provence* (855 - + 863) eut le reste, c'est-à-dire le sud-est de la France moderne, dont le Viennois.

3. Le premier « royaume de Provence » - Charles-de-Provence  
(855 - † 863)

Ce royaume comprenait les territoires entre le Rhône (et sur une partie, les Cévennes), la mer Méditerranée et les Alpes, avec les comtés du Lyonnais, du Viennois et du Sermorens (Voiron, Tullins), le Vivarais, l'Uzège, la Provence. Il fut désigné « royaume de Provence » (*Provincia, Provinciae regnum*) par la plupart des contemporains et *Charles*, « *roi de Provence* » (15), nous dirons « *Grande-Provence* ».

La capitale était Lyon mais le roi séjourna aussi en Viennois, peut-être à Vienne dans le palais royal (vers la place des Capucins) et sûrement à *Mantaille* (château près d'Albon - Drôme). Son père s'était réfugié à Vienne et dans sa région.

---

(14) De *Lotar regnum* (royaume de Lothaire), qui donna *Lotharingen* puis *Lothringen* en allemand et *Lotharingie* puis *Lorraine* en français, dont Lothaire II fut le premier roi.

(15) Les *Annales de Saint-Bertin* ont parlé de la Provence et du duché de Lyon (celui-ci comprenait vers 820 les comtés de Lyonnais et de Viennois). Elles situent Vienne en Provence. Lyon était alors considérée en Bourgogne.

Adon, l'illustre archevêque de Vienne (860 - + 875), a indiqué que le royaume comprenait la Provence et une partie de la Bourgogne. Cela ne justifie pas la désignation de royaume de Bourgogne donnée par CHAUME MAURICE (*Les origines du duché de Bourgogne*, 1925), CHORIER NICOLAS (*Antiquités de la ville de Vienne*, 1659) et plus récemment LOUIS RENÉ (*Girart, comte de Vienne, op. cit.*, 1946).

A l'époque, la Burgundia était plutôt la Bourgogne éduenne à l'ouest de la Saône et la province de Besançon.





FIG. 15. — *Partage de l'Empire au traité de Verdun, en 843.*



Jeune, malade (épileptique) et peu expérimenté, Charles de Provence se reposa entièrement sur *le comte Girart de Vienne* à qui Lothaire I<sup>er</sup> l'avait confié avant de mourir. Cet illustre comte descendait d'une haute famille austrasienne (Alsace ou Rhénanie) où le titre de comte de Paris se transmettait par une sorte d'hérédité. Lui-même obtint cette charge sous Louis-le-Pieux et prêta même serment à Charles (le-Chauve) désigné roi en 837/838 au partage d'Aix-la-Chapelle. Cependant Lothaire I<sup>er</sup> devenu empereur associé sut le rallier à sa cause, bien que oncle de Charles, époux de la nièce de sa femme. Girart suivit alors les vicissitudes de son nouveau protecteur et perdit son titre de comte de Paris en 841, mais Lothaire I<sup>er</sup> le nomma bientôt comte palatin à Aix-la-Chapelle, puis en 843 *duc de Lyonnais*.

Le duché constituait un ensemble de territoires militaires avec les comtés de Lyon, de Vienne (en 844 le comte de Vienne était Archambaud - *Erchembaldus*) et de Tollianum (Tullins) (16).

La sœur de sa femme *Berthe* ayant épousé Lothaire I<sup>er</sup>, Girart était l'oncle des fils de l'empereur : Louis II, Lothaire II et Charles de Provence. Il fut chargé de l'éducation du jeune Charles et du soin de gouverner comme oncle, tuteur et gouverneur du roi (dans les chartes : *parens, nutritor, magister*). A partir de 855, Girart est le véritable *régent de Grande-Provence*.

Grand diplomate, doué d'une haute autorité, il sut préserver le fragile royaume contre l'ambition des frères du jeune roi et de son oncle, Charles-le-Chauve. Lors de l'orageuse entrevue des trois frères à Orbe, à quelques kilomètres au sud-ouest du lac de Neuchâtel (17), Girart sut s'opposer en 856 à la volonté de Louis et Lothaire de mettre leur frère au couvent et de se partager son royaume. En 858, il organisa la succession de Charles-de-Provence dont la santé laissait peu d'espoir.

Girart avait su reprendre de bons rapports avec Charles-le-Chauve, mais avant la mort de Charles-de-Provence le 25 janvier 863, il dut pourtant intervenir énergiquement contre le roi de Francie occidentale. Malgré les intrigues de celui-ci avec des notables de Provence méridionale, sa tentative militaire fut un échec. Girart et sa femme Berthe avaient des biens dans le royaume de Charles-le-Chauve, à Vézelay (Vercellacus) du diocèse d'Autun et à Pothières du diocèse de Langres. Pour mettre ces biens à l'abri de l'avidité du roi, Girart et sa femme y fondèrent

---

(16) Ce comté dépendait du *pagus* de Vienne...

(17) *Orbe*, en Suisse entre Yverdon et Vallorbe, était résidence royale de Lothaire II, située sur la route de la Gaule vers l'Italie, ancienne station de la voie romaine. Comme nous le verrons, c'est à Orbe en 1023 que le dernier roi de Bourgogne-Provence donna le comté de Viennois à l'archevêque Burchard et ses successeurs.





FIG. 16. — *Le comte Girart et son épouse Berthe.* D'après le manuscrit du milieu du XII<sup>e</sup> siècle de la « Chronique de Vézelay », conservé à la bibliothèque municipale d'Auxerre.



en 858-859 des abbayes qu'ils soumirent directement à l'autorité du pape en en gardant l'usufruit (18).

Girart intervint en 845 contre les *Sarrasins*, dans la vallée du Rhône depuis 842. Il participa en 846 à une campagne de Lothaire I<sup>er</sup> pour défendre son fils Louis II, roi d'Italie, contre ces envahisseurs qui avaient pillé la vieille basilique de Saint-Pierre de Rome.

Vers avril-mai 860, l'illustre abbé Loup-de-Ferrières félicita Girart : « ... la divinité fait éclater (votre valeur) en vous assurant un succès profitable à tous les chrétiens. Louange à lui, grâce à lui, gloire parfaite à lui, par la puissance de qui vous avez massacré en partie les ennemis les plus redoutables et mis le reste en fuite ». Ces ennemis étaient les *Normands* qui avaient franchi le détroit de Gibraltar en 858, accosté en Espagne et au delta du Rhône, puis remonté le fleuve jusqu'à *Valence* et sans doute l'Isère jusqu'à *Romans* dont le monastère fondé par saint Bernard fut détruit à cette époque.

Les Normands vaincus définitivement dans le Sud-Est se rembarquèrent en Camargue et naviguèrent vers Pise où ils recommencèrent leurs pillages.

Avec l'Eglise, Girart agit aussi avec diplomatie. Il conserva d'excellentes relations d'abord avec l'archevêque Rémi de Lyon, archichaplain de l'empereur Lothaire I<sup>er</sup> puis du roi Charles-de-Provence. Les archevêques de Vienne, Agilmar († 6 juillet 859) puis Adon († 875) venaient en second rang. Girart joua un rôle capital dans la nomination d'Adon que Loup-de-Ferrière (en Gâtinais - Loiret) lui recommanda dans la lettre signalée ci-dessus.

Girart restitua en 855-860 à l'Eglise de Vienne des biens (bénéfices) qu'il avait reçus de Lothaire I<sup>er</sup> en particulier : la villæ de Génissieux (près de Romans dans le comté de Tullins - Isère), l'église monastique Saint-Marcel entre Pipet (*Eumedium*) et Saint-Just (*Crappum*). A l'assemblée de *Sermorens* entre 855 et 858, réunit « pour y traiter de l'intérêt commun et rendre la justice (19) pour toute la Provence », Algimar, archevêque de Vienne, obtint la restitution de biens et de serfs concédés par Lothaire I<sup>er</sup> et usurpés par le comte *Vigiricus*, subordonné de Girart (mais pas nécessairement de Vienne).

---

(18) L'antique *Vercellacus* était située dans la vallée de la Cure avant d'être reconstruite sur la colline actuelle après sa destruction en 877 par des brigands puis des Normands. Girart et Berthe y placèrent les restes de sainte Madeleine.

(19) *Sermorens*, chef-lieu du comté du même nom, fut englobé dans l'actuelle Voiron (Isère). Ce fut un comté indépendant de celui de Tullins. L'ensemble de ces deux comtés dépendaient de Vienne, puis beaucoup plus tard, furent séparés, l'un fut rattaché à Vienne, l'autre à Grenoble. Encore attesté à Voiron par la rue de Sermorens et l'église Saint-Pierre-de-Sermorens.



Le royaume de Grand-Provence ne souffrit donc pas de l'incapacité de son roi Charles qui mourut d'une crise d'épilepsie le 24 janvier 863. Il fut enseveli dans l'église Saint-Pierre de Lyon.

#### 4. Les derniers Carolingiens souverains de Vienne (863 - 879)

• **LOTHAIRE II** (863 - † 869), malgré le traité de 858, n'héritait pas de tout le royaume de Charles-de-Provence car son frère Louis II, empereur roi d'Italie, accourut aussitôt en Provence du sud où il gagna facilement à sa cause les grands les plus actifs. Dans la crainte d'une intervention de leur oncle Charles-le-Chauve, les deux frères réglèrent rapidement (avant fin avril 863) le partage au *château de Mantaille* : Grenoble resta à Lothaire II, avec le Lyonnais, le Viennois, le Sermorens, le Vivarais et l'Uzège.

Girart garda l'autorité ducal sur ces territoires et en resta pratiquement le véritable maître, car le roi, très occupé par ses problèmes, spécialement son concubinage avec Weldrade, ne vint que rarement dans ses nouveaux territoires. Il fut à Mantaille le 30 avril 866 avec Girart et l'archevêque Adon, précisément pour charger celui-ci de plaider la cause de son divorce auprès du pape. Lothaire II y aurait aussi caché ses amours avec Waldrade (20).

Charles-le-Chauve, très occupé par les rebellions des grands et de son fils Carloman, accepta le partage réalisé par ses deux neveux. Pour manifester leur volonté de paix, Charles et Lothaire auraient ramené vers l'intérieur de leurs Etats le siège de leurs deux principaux commandements militaires. Chalon-sur-Saône tomba en demi-déchéance en faveur d'Autun et *Lyon perdit son rang de ville principale au profit de Vienne entre 863 et 870. « C'est par suite de ce fait que, plus tard, Boson et Louis l'Aveugle résidèrent à Vienne, même quand ils possédèrent Lyon. L'Assemblée de Mantaille où fut élu Boson et celle de Valence où fut élu son fils, se tinrent également dans le Viennois et non en Lyonnais ou en Provence »* (21).

Lothaire II mourut à Plaisance le 8 août 869 sans enfant de son épouse légitime (Theutberge).

• **CHARLES-LE-CHAUVE** (869 - † 877) alors à Senlis, se hâta cette fois d'intervenir, d'abord en Lorraine où les seigneurs et les prélats le nommèrent solennellement roi de Lorraine en la cathédrale de Metz.

---

(20) GUTTON Francis, « Mantaille, château du roi Boson », dans *Bull. des Amis de Vienne*, n° 63, année 1967, p. 35.

(21) De MANTHEYER Georges, *La Provence du I<sup>er</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, t. I, Paris, 1908, p. 81 (cité par LOUIS René, *op. cit.*).



Puis en Bourgogne, il trouva un accueil favorable en raison de l'affaire du divorce de son neveu unanimement condamné. Sa propre position morale lui acquit en outre l'appui des papes Nicolas I<sup>er</sup> († nov. 868) et Adrien II.

Adon, archevêque de Vienne, avait même eu l'audace d'adresser à Lothaire II, son roi, une semonce moralisatrice, par l'entremise du comte Walter (*Waltarium*, sans doute de Vienne). Dans sa « chronique » écrite quelques années plus tard, il écrivit : « Lothaire avait, par ses hésitations entre ses deux femmes, excité contre lui presque toute l'Eglise. Son oncle Charles, illustre entre les rois, aurait bien voulu lui inculquer de meilleures dispositions, mais... il lui résistait... Le très pieux roi Charles consentit à ce voyage (de Lothaire à Rome) dans l'espoir que les conseils du pape détourneraient son neveu... ». Adon refusa même la nomination, comme évêque de Grenoble, d'un protégé de Lothaire.

Charles-le-Chauve s'était aussi immiscé de plus en plus en Viennois et en Lyonnais dès avant la mort de Lothaire. Adon avait d'ailleurs reçu un *missus* de Charles, Eudes (frère de Robert-le-Fort), en juillet 869, qui lui remit une lettre du roi écrite avant la mort de Lothaire : « C'est vous qui devez régler et ordonner tout ce qui concerne l'évêque, l'évêché... même si notre cher (*sic*) neveu, occupé à d'autres choses omet de faire son devoir » (22).

Malgré l'intervention pressante d'Adrien II en faveur de l'empereur Louis II, prétendant légitime, Charles-le-Chauve ainsi soutenu n'hésite pas à s'attribuer les territoires de Lothaire II tout en faisant des concessions à son frère, Louis-le-Germanique (Meerssen, août 870). Charles s'empressa en octobre 870 d'aller prendre possession du pays qui lui revenait et spécialement le Viennois toujours occupé par son vieil adversaire, le comte Girart.

A Lyon, il n'eut aucune difficulté mais il dut mettre *le siège devant Vienne*, la « cité vaillante ».

L'armée s'installa devant les murs antiques et, selon la coutume de l'époque, pilla de fond en comble la région environnante.

Girart était absent de la ville et s'était enfermé dans un château de la région (23) laissant à Berthe, sa vaillante épouse, le soin de défendre la place réputée imprenable grâce à son enceinte fortifiée, à son site et aussi à la vaillance de ses habitants.

Contrairement à la légende (dans la chanson de geste *Girart de Vienne*), le siège de Vienne fut de courte durée, sans doute

---

(22) Louis René, *Girart, comte de Vienne*, op. cit., 1946.

(23) On a cru plus tard sans preuve que c'était le château de Roussillon et la famille des Roussillon fit de Girart son grand ancêtre, d'après la chanson de geste « *Girart de Roussillon* ».

On pourrait aussi penser au château de « *Roussillon* » qui s'appela dans les temps modernes *le fort du diable*, disparu récemment. Il se trouvait au flanc de la colline longeant Saint-Alban-les-Vignes au sud de Vienne.



moins d'un mois, et ne donna pas lieu à des combats à proprement parler. Charles-le-Chauve usa de « moyens ingénieux », c'est-à-dire qu'il soudoya les grands, dont certains, comme Adon, étaient tout acquis à sa cause.

La comtesse Berthe, se sentant abandonnée, fit prévenir Girart qui vint lui-même rendre la ville afin de ménager une capitulation honorable. Charles rentra dans Vienne le 24 décembre 870 et y célébra le lendemain la fête de Noël. Les autres forteresses détenues par Girart furent remises aux délégués du roi et Girart et Berthe purent partir libres de Vienne début janvier 871 avec leurs biens mobiliers chargés sur trois bateaux qui descendirent le Rhône. Une tradition tenace chez les moines de Vézelay veut que Girart et Berthe furent accueillis en Avignon, territoire de Provence sous l'autorité de Louis II. L'empereur roi d'Italie devait bien cela au vieux et fidèle serviteur de sa famille après l'avoir laissé seul sans aide devant Charles-le-Chauve.

Berthe retournait souvent dans l'abbaye de Pothières auprès de la tombe de son fils (unique certainement), mort très jeune, elle y mourut vers 873-874.

Girart mourut, sans descendant connu, le 4 mars 877 en Avignon et son corps fut transporté à Pothières (24).

Après sa victoire, Charles-le-Chauve repartit aussitôt car son fils recommençait sa rébellion, il laissa le gouvernement du pays conquis à son beau-frère et grand favori, *le comte Boson*.

• LE COMTE BOSON (*Boso, Bosonis*) (25).

Il était fils de Bivin, comte lorrain qui avait des possessions près de Metz. Sa mère de nom inconnu avait une sœur, Theutberge, qui épousa le roi de Lorraine, Lothaire II, et un frère, le duc Hubert, abbé laïque de Saint-Maurice-d'Agaune (St-Maurice-en-Valais en Suisse), qui fut le grand-père de Hughes, futur comte de Vienne et duc de Provence (890-926) puis roi d'Italie.

La sœur de Boson, Richilde, épousa Charles-le-Chauve en 870. Son frère Richard, plus tard comte d'Autun, devait jouer un rôle décisif contre son frère au siège de Vienne de 880 à 882 ; plus tard il devint le tuteur du fils de Boson, Louis l'Aveugle, au moment de sa nomination comme roi de Provence.

Boson quitta Lothaire II lorsque celui-ci chercha à abandonner sa femme légitime (tante de Boson) et devint un fidèle de Charles-le-Chauve. Ses relations privilégiées avec le roi de Francie

---

(24) Sur les épitaphes, voir Louis René, *Girart, comte de Vienne, op. cit.*, p. 127-129.

(25) Ce nom était alors assez répandu. Il dérive du germanique « boese » qui signifie méchant en allemand moderne.



occidentale datent surtout d'août 869, date où Boson remplit le rôle d'intermédiaire entre Charles et sa sœur en vue de leur mariage.

Charles combla Boson de dignités de plus en plus considérables, de possessions, domaines (« bénéfices », *honores*). Le comte reçut entre autres l'abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune, des domaines dans le diocèse de Troyes, le Lassois, le Tonnerrois, l'Autunois, le comté de Bourges dont il fut nommé comte en 872 en même temps que grand conseiller du fils de Charles, Louis roi d'Aquitaine. Il fut sans doute le Grand-Chambellan de tout le royaume de Charles.

Enfin Boson devint comte du Viennois et du Lyonnais (26), mais il resta peu à Vienne, où l'archevêque Adon († 15 déc. 875) lui était d'ailleurs favorable. Fin 871-début 872 il se trouvait à Troyes, en mai 872 en Aquitaine. Dans la partie de la Bourgogne qui lui est échue, il obtient des avantages pour des communautés religieuses, en particulier une « celle » dans le Mâconnais fut donnée aux moines de Saint-Philibert en mars 875 qu'il rétablit à Tournus avec l'abbé Geilon à leur tête.

A la mort de l'empereur Louis II en août 875 à Rome, Charles-le-Chauve s'y rendit rapidement où il fut reconnu empereur et couronné à Noël 875 par le pape Jean VIII. Les seigneurs italiens le firent couronner roi d'Italie à Pavie en janvier 876.

Boson, qui avait accompagné Charles, reçut alors le gouvernement de la Provence propre, après celui des territoires entre le comté de Vienne et la Durance. Le nouvel empereur quitta l'Italie en 876 et en confia le gouvernement à Boson qui fut nommé duc de Lombardie à Pavie par les grands soumis à Charles-le-Chauve. Archi-ministre du sacré Palais et missus impérial pour l'Italie, il en était le véritable vice-roi.

L'impératrice, veuve de Louis II, Engilberge se rapprocha de l'empereur et de Boson qui épousa solennellement *Ermengarde* (27), la fille du feu empereur en 875.

• Après la mort de Charles-le-Chauve près du Mont-Cenis en octobre 877 à un retour d'Italie, Boson se rangea sous les ordres du fils de Charles, *Louis-le-Bègue*, qui fut couronné roi de Francie occidentale, à Compiègne le 8 décembre 877. Il ne régna que jusqu'au 11 avril 879.

Boson était alors un personnage très important par sa fortune, par ses brillantes relations familiales. Les contemporains

---

(26) A Vienne, Boson était représenté par un vicomte, *Erlulf* missus de Boson, comme il est noté à l'occasion d'un « plaid » tenu dans cette ville en présence d'Adon assisté par le vicomte.

(27) Ou Ermangart et dans les textes : *Hirringardis* ou *Hermengardis* (POMPARDIN René, *Recueil des Actes des rois de Provence* [855-928], Paris, 1920).





FIG. 17. — *Le pape Jean VIII (872-882). Après avoir flatté l'ambition de Boson, il changea brusquement d'attitude après l'assemblée de Mantaille (878) et condamna l'usurpateur.*



ont signalé ses qualités et il sut se concilier l'appui de l'Eglise et des grands laïques par des donations (28). De puissants appuis lui furent prodigués : sa belle-mère l'impératrice Engilberge (veuve de Louis II), sa propre épouse qui avait été fiancée à l'empereur d'Orient, sa sœur Richilde impératrice aussi (veuve de Charles-le-Chauve).

Ce fut surtout le pape *Jean VIII* qui excita l'ambition de Boson par ses encouragements et ses propos délibérés (lettres à de hauts personnages) et peut-être des promesses restées secrètes lors de leurs entretiens à Troyes le 11 septembre 878).

Il est vrai que Jean VIII avait de grandes difficultés avec le duc de Spolète et les envahisseurs sarrasins. Il recherchait un homme fort et de qualité qui n'existait pas chez les Carolingiens de Germanie ou de Francie occidentale, Louis-le-Bègue en particulier.

Le pape Jean VIII dut d'ailleurs s'enfuir de Rome et arriva en bateau à Arles (29) le 11 mai 878 où Boson et sa femme l'accueillirent solennellement et l'accompagnèrent (par Vienne, Lyon, Châlon, Langres) jusqu'à Troyes où Boson avait un domaine et où Louis-le-Bègue vint les rejoindre. Le pape fut flatté de la protection ainsi accordée à sa personne et à sa suite, il écrivit peu après à l'impératrice Engilberge qu'il était « tout prêt à les élever (Boson et sa femme) à une situation plus considérable et plus haute ».

Louis-le-Bègue ne dut pas répondre aux demandes du pape qui dut alors compter sur Boson, toujours duc de Lombardie. Jean VIII fit l'éloge de son « fils adoptif » dans une lettre à Charles-le-Gros, roi de Germanie, il dut viser à le faire nommer roi d'Italie et sans doute ensuite empereur.

Boson et Ermengarde raccompagnèrent Jean VIII à Pavie mais regagnèrent aussitôt la Gaule où ils sont signalés en 879, car leur confiance envers les Italiens était bien faible.

• Peu de temps après mourut Louis-le-Bègue (11 avril 879). Ce fut le signal pour Boson de concrétiser son ambition d'être couronné roi. En effet, fidèle de Charles-le-Chauve et de son fils, il refusa par contre, comme d'ailleurs d'autres grands du royaume,

---

(28) 8 novembre 879 pour l'église d'Autun, 2 décembre 879 pour le monastère de Charlieu, 8 décembre 879 pour les moines de Tournus...

(29) A cette occasion, Jean VIII renouvela en faveur de l'archevêque Rostaing d'Arles le Vicariat apostolique jadis confié au métropolitain de cette ville par le pape Grégoire-le-Grand. Cela raviva la vieille querelle entre Vienne et Arles. On attribue, en partie à cette décision, les falsifications que l'archevêque de Vienne, Otramne, fit subir à la liste des premiers évêques de Vienne afin de rehausser le prestige de sa ville qui allait devenir « ville royale ».

GROSELLIER Alexandre, « Mélanges d'hagiographie dauphinoise », dans *Bull. Eccl. et Arch. relig. Diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, 1900, t. XX, p. 281.



de reconnaître la légitimité de *Louis III* et *Carloman* (celui-ci roi légitime à Vienne), fils de Louis-le-Bègue, nés d'un premier mariage annulé par son père.

Un acte du 25 juillet 879 est daté non d'après l'année de couronnement de Carloman, mais de l'« année I après la mort de Louis-(le-Bègue) (Hludovici), roi glorieux ». Boson signa : « Moi, Boson, par la grâce de Dieu, ce que je suis... et Ermen-garde, fille d'empereur ».

Il ne lui manquait qu'un texte officiel présenté par une assemblée dont le pouvoir ne pouvait être contesté.

##### 5. Boson, roi de « Provence-Bourgogne » (15 oct. 879 - 7 janv. 887)

• *L'Assemblée de Mantaille* (15 oct. 879). — Les archevêques de Vienne, Besançon, Lyon, Tarentaise, Aix, Arles, se réunirent à Mantaille (30). Ils étaient accompagnés de dix-neuf évêques, leurs suffragants (Valence, Grenoble, Vaison, Die, Maurienne, Gap, Toulon, Châlon-sur-Saône, Apt, Mâcon, Viviers, Marseille, Orange, Avignon, Uzès, Riez, l'évêque élu de Lausanne, le chorévêque de Lyon, un autre de lieu inconnu), deux hauts ecclésiastiques (l'abbé de Tournus et le prévôt de Saint-Oyan-de-Joux) ainsi que de grands laïques (*nobiliores, primates, subprimates*) non mentionnés car ils ne souscrivirent pas mais prirent part à l'élection. Ils confièrent, pour le bien de l'Eglise et du pays, la couronne au comte Boson qui avait fait ses preuves comme conseiller des rois Charles-le-Chauve et Louis-le-Bègue.

L'Assemblée avait été bien préparée en petit comité sous l'impulsion d'Otranne († 16 sept. 884/885), l'archevêque de Vienne, ce qui était normal puisque la « capitale » du nouveau royaume serait Vienne, déjà résidence habituelle de Boson après avoir été celle du comte Girart. D'ailleurs Mantaille faisait partie du comté et du diocèse de Vienne.

L'archevêque Aurélien de Lyon († 2 juillet 895) fut aussi l'un des premiers partisans de Boson et sa souscription dans l'acte de Mantaille vient en seconde place après celle d'Otranne. Il fut d'ailleurs pendant quelques temps Archichancelier du nouveau roi qui aurait été sacré et couronné à Lyon suivant Régino, chroniqueur de l'époque (avant le 8 octobre 879). Ce fait semble confirmé, d'après le chanoine Pierre Cavard (31), par l'épithaphe

(30) Près d'Albon (Drôme), désigné *Mantula*. Mantaille était une ancienne résidence de Charles-de-Provence et de Lothaire II qui y avaient signé des actes et sans doute aussi de leur père Lothaire I<sup>er</sup> lorsqu'il se réfugia dans le Viennois lorsqu'il fut en difficulté avec son père Louis-le-Pieux. Albon fut illustré par saint Avit qui y dirigea le fameux concile aux temps burgondes. Des ruines majestueuses subsistent encore.

(31) CAVARD Pierre, *Les inscriptions de l'église Saint-Maurice* (MS 2 J 551), 1945.



de Boson de la cathédrale Saint-Maurice. Il y est écrit notamment que Boson fit don à sa mort à l'église de Lyon, en l'honneur de saint Etienne, de son sceptre et de son diadème, c'est-à-dire les insignes de la royauté, « n'est-ce pas parce qu'il les y avait reçus le jour de son sacre ».

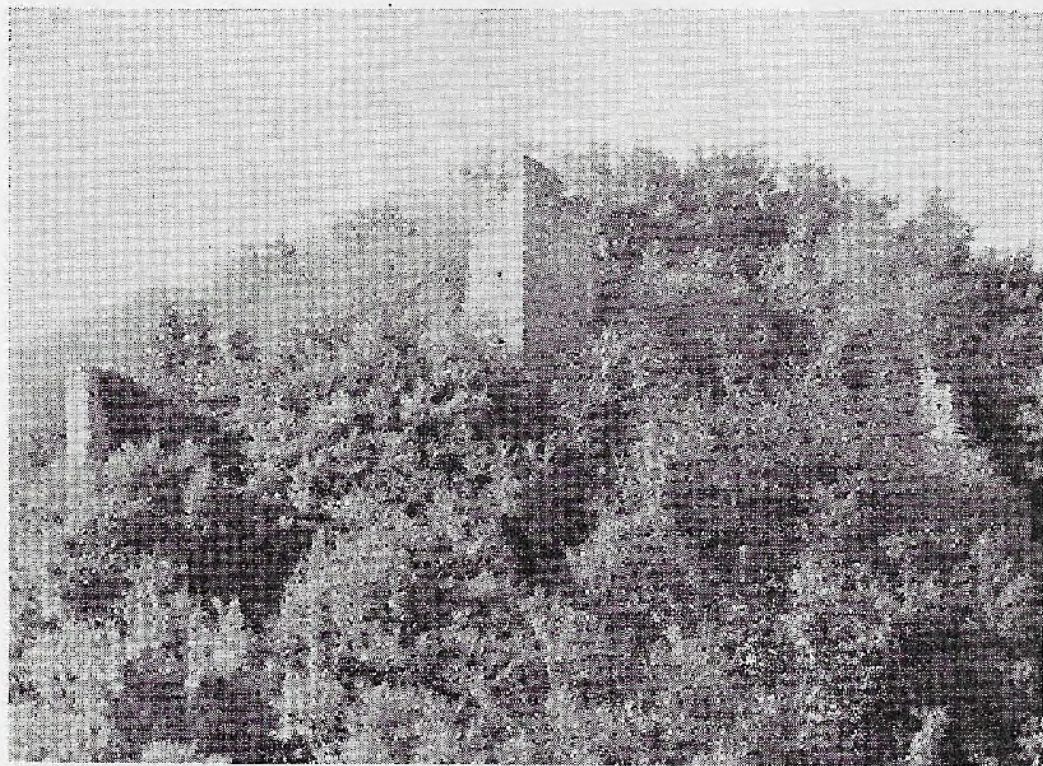


FIG. 18. — *Les ruines du château de Mantaille.* L'assemblée de Mantaille (Drôme), réunie le 15 octobre 879 sous la haute autorité d'Otramne, archevêque de Vienne, nomma le comte de Vienne, Boson, roi de Provence-Bourgogne.

Ne doutons pas tout de même qu'une cérémonie grandiose dut avoir lieu aussi à Vienne, la capitale du nouveau royaume, dans la cathédrale désignée *église du Sauveur* construite au début du IX<sup>e</sup> siècle un peu au sud de l'antique cathédrale des frères Macchabées dédiée à saint Maurice depuis Eoalde. L'archevêque Adon, prédécesseur d'Otramne, y avait fait construire une chapelle dite du sépulcre du Seigneur.

D'après Hincmar, l'archevêque de Reims, ennemi de Boson, celui-ci aurait gagné les évêques à ses projets par des promesses et des menaces, leur consentement étant payé par des dons. Bien sûr cela dut jouer, mais le prestige de Boson était réel et les grands du Viennois, de Provence, du Lyonnais et de Bourgogne jugèrent que les princes carolingiens étaient des protecteurs insuffisants contre les païens normands et sarrasins et contre les





FIG. 19. — *Boson, roi de Bourgogne-Provence (879-887)*. Sculpture du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle découverte au cours des fouilles de 1926 de l'ancienne abbaye bénédictine de Charlieu. Tête présumée de Boson.



mauvais chrétiens. Beaucoup étaient habitués à vivre sous les ordres du comte Girart puis du comte Boson, ils préférèrent désigner comme roi le plus prestigieux d'entre eux. La protection de Jean VIII fut aussi invoquée comme si elle était officielle.

Ce sont les grands ecclésiastiques qui eurent l'affaire en main et le nouveau souverain tiendrait son pouvoir de Dieu, comme un prince carolingien. Il affirma son attachement à l'Eglise mais s'engagea aussi à « faire droit et justice à tous ecclésiastiques et laïques » et « à se montrer un juste patrice pour les petits comme pour les grands » (32).

• L'étendue du royaume ne figura pas dans les textes de Mantaille, en particulier aucune allusion ne fut faite au royaume récent de Charles-de-Provence et à plus forte raison à l'ancienne Burgondie des v<sup>e</sup>/vi<sup>e</sup> siècles qui était d'ailleurs tombée dans un profond oubli.



FIG. 20. — La Francie occidentale et le royaume de Boson en 879.

(32) Voir la traduction des Actes du Concile de Mantaille dans *Œuvres posthumes* de A. de TERREBASSE (2<sup>e</sup> partie : « Histoire de Boson », 1875).



Tout fut laissé dans le vague en laissant aux mécontents du royaume franc la faculté de reconnaître Boson qui donnait l'impression de succéder à Louis-le-Bègue.

D'après la liste des évêques de l'Assemblée de Mantaille, Boson visait un territoire beaucoup plus étendu que ce qu'il avait eu sous son autorité comtale mais certains de ces domaines ne restèrent pas longtemps sous sa royauté.

On peut dire que celle-ci devait comprendre au début les provinces ecclésiastiques de Vienne (avec Grenoble, Valence), Lyon (moins le diocèse de Langres), Arles, Aix et peut-être aussi celui de Besançon (avec Lausanne suffragante), les diocèses de Tarentaise, de Genève (partie méridionale : Savoie). Le diocèse d'Embrun dut continuer à être rattaché politiquement à l'Italie du Nord (avec Digne, Senez, Glandière, Vencc, Nice). Le Vivarais et l'Uzège sur la rive droite du Rhône en faisaient également partie (33).

Dès la proclamation de Mantaille et le couronnement à Lyon, Boson se rendit dans ses nouveaux territoires de Bourgogne. Il était dans le Mâconnais fin 879, à Charlieu le 2 décembre 879 où il signa un don pour l'abbaye fondée à cette époque par Ratbert, évêque de Valence. D'autres dons furent faits à Tournus (dont l'abbé Geilon avait été à Mantaille), à Autun, Valence et Avignon.

• *Les réactions contre l'« usurpateur »* furent rapides et contrairement à ce qui s'était passé depuis la mort de Louis-le-Pieux, *les rois carolingiens* éprouvèrent le besoin de se rapprocher.

Les Normands menaçaient dans le Nord, le Nord-Ouest et l'Ouest, et les Sarrasins dans le Sud. Boson créait son royaume et Hughes, un fils naturel de Lothaire II et de Waldrade, soulevait la Lotharingie. Charles-le-Gros de Germanie et les deux rois de Francie occidentale, Louis III et Carloman, se réunirent le 15 juin 880 à Gondreville (près de Toul) et décidèrent une expédition militaire.

*Le pape Jean VIII* fut vivement courroucé alors que de 876 à 879 il avait « de grands projets » à l'égard de Boson (*R.D.*, 820). Il protesta auprès de Charles-le-Gros le 18 juillet 880 contre l'« usurpateur » et désigna Charles « notre très cher fils » (*R.D.*, 833).

Voyant la tournure prise par les événements, Jean VIII avait

---

(33) Une partie de la Bourgogne était donc dans le royaume, au moins au début. C'est pourquoi nous l'avons désigné « *Royaume de Provence-Bourgogne* », bien que certains historiens modernes (comme Poupardin) l'aient désigné « de Provence » et les historiens bourguignons « de Bourgogne ». C'est sans doute en se référant à ces derniers que par un décret municipal du 30 janvier 1897, la grand'rue fut appelée rue Boson au sud et rue de Bourgogne au nord. Ce royaume a été aussi désigné deuxième royaume de Bourgogne (Mermet, Chorier).



décidé sans doute d'abandonner son ami malheureux, d'ailleurs la légalité était du côté des Carolingiens. Le pape n'avait pas non plus trouvé en Boson le protecteur qu'il recherchait et venait de se décider en faveur de Charles-le-Gros dont il sollicita à plusieurs reprises la visite en Italie.

Les partisans de Boson qui avaient contribué à son élection furent frappés. Sa grande protectrice tout d'abord, l'impératrice Engilberge fut enfermée dans un couvent d'Alémanie par ordre de Charles, malgré la grande sympathie du pape à son égard.

L'archevêque Otramne de Vienne fut blâmé à plusieurs reprises (R.D., 841, 842, 843) par le pape, ce qui montre le rôle capital que l'archevêque joua à Mantaille. Le pape lui reprocha sévèrement d'avoir prétendu à tort être soutenu par le souverain pontife en faveur d'un acte de « tyrannie et d'usurpation ».

Jérôme, élu en 879 évêque de Lausanne, ne fut reconnu que deux ans après. L'archevêque de Besançon eut les biens de son Eglise envahis par un vassal de Charles.

Quant à Boson, lui-même, il dut subir l'assaut militaire des Carolingiens.

• *La campagne contre Boson et le siège de Vienne (880-882).*

Une armée germanique vint rejoindre en Lorraine les troupes dirigées par Louis III et Carloman et ensemble ils battirent d'abord Hughes qui se sauva. Cette armée, passant par Troyes en juillet 880, pénétra dans le « territoire » de Boson où elle ne trouva de défense organisée que devant Mâcon, défendue par un vassal de l'« usurpateur ».

Ce fut en ce point que Charles-le-Gros rejoignit ses cousins. La résistance ne dura pas et Boson, abandonnant la rive droite du Rhône, repassa sur sa rive gauche en abandonnant aussi Lyon. Il rejoignit Vienne où il laissa la reine *Ermengarde* avec quelques troupes. Lui-même se réfugia « vers les montagnes », disent les chroniques.

Les rois francs traversèrent aussi le Rhône et avancèrent vers la cité, capitale du royaume de Boson et l'une des villes les mieux fortifiées de l'époque. Les remparts, les tours, les cinq forteresses, décrites par l'illustre archevêque Adon de Vienne, prédécesseur d'Otramne, avaient été remis en état par Boson dès sa nomination comme duc de Viennois et du Lyonnais après la prise de Vienne et la défaite de Girart fin décembre 870.

Le siège de Vienne débuta vers août-septembre 880, les rois alliés, Louis III, Carloman et Charles-le-Gros, mirent en place des dispositifs pour un siège de longue durée (34). Les deux armées

---

(34) Il a été signalé des « castra » (petits fortins) dans le camp de Charles-le-Gros.



opéraient de concert. Charles-le-Gros s'était solennellement engagé à poursuivre le siège jusqu'au bout, mais il avait aussi convenu avec Jean VIII, en juillet puis en août, de se rendre bientôt en Italie.

Après avoir été de nouveau imploré par le pape en octobre, Charles quitta définitivement le siège de Vienne après avoir brûlé son camp une nuit de novembre 880, reniant ainsi sa promesse. Il partait en Italie à l'insu des deux rois occidentaux pour être couronné empereur en février 881.

Peu après, Louis III partit aussi et se rendit rapidement à Compiègne car l'abbé Gozlin, désigné par le roi, avait été incapable de contenir les envahisseurs normands, la situation était catastrophique. Carloman, souverain officiel à Vienne, restait donc seul chargé de poursuivre la guerre. C'est là que deux thèses s'affrontent : 1. Carloman abandonna Vienne et le Viennois de fin novembre 880 jusqu'à l'été 882 (35); 2. Carloman guerroya dans le Viennois contre les troupes de Boson en laissant une troupe de siège devant la ville (36).

Nous adoptons cette deuxième thèse basée sur une meilleure identification de l'itinéraire diplomatique de Carloman marqué par des chartes.

Fin novembre 880, après le départ de Charles-le-Gros et Louis III, Carloman comprit le peu d'efficacité d'en finir seul et remonta le long de la Saône en passant par Nérondc. Mais, renseigné sans doute sur les déplacements de Boson, il se trouve le 12 janvier 881 à Chassieu jusqu'au 21 mars, puis en mai dans le voisinage immédiat à Pierrefite. Enfin, Carloman se remet en route : il est le 4 juin 881 à Pouilleux ou Pouilley, en juillet 881 à Condrieu, le 24 août 881 à Corbas (?), le 29 août 881 à Feyzin et à la Côte (37).

A ce moment les sources présentent une grande lacune, jusqu'en juin 882 où on retrouve Carloman à Saint-Maurice-l'Exil (*Lipsiacus villa Andegavensis* - villa Anjou). On sait que Boson aurait été harcelé du côté du sud-est par un comte italien nommé

---

(35) POUPARDIN René, *Le Royaume de Provence sous les Carolingiens*, 1901, p. 123.

(36) De TERREBASSE Alfred, *Œuvres posthumes* 2<sup>e</sup> partie : « Histoire de Boson », 1875, p. 116.

De FONT-REULT Jacques, « La campagne de Carloman contre Vienne en 880-882 », dans *Bull. Philolog. et Hist.*, 1928-1929.

Thèse reprise par LEVILLAIN Léon, c.r. dans *Bull. Soc. Arch. statist. Drôme*, 1932, t. LXIII, p. 293, et son livre *Le Moyen Âge*, 1931, p. 311-313.

C.r. de JAILLET Charles, dans *Bull. Soc. « Amis de Vienne »*, n° 27-28, 1931-1932, p. 164.

(37) *Neronda* (commune d'Odenas, canton de Belleville); *Cassiacum* (Chassieu, canton de Meyzieux); *Petrafacta* (commune de Décines); *Pauliasus* (Pouilley, commune de Saint-Laurent-de-Mure); *Villa Tortoria* (Corbas?, canton de Saint-Symphorien-d'Ozon); *Fosianum villa* (Feyzin); *Villa Costa regni Provinciae* (la Côte, hameau de Solaise très voisin de Feyzin).





FIG. 21. — *Carloman, roi de Francie occidentale (879-884)*. Principal adversaire de Boson pendant le siège de Vienne (880-882), il mourut à dix-huit ans d'un banal accident de chasse. Son gisant, exécuté au XVIII<sup>e</sup> siècle, se trouve à la basilique Saint-Denis.



Bérard ce qui « ne lui permettait pas de s'occuper de la défense de sa capitale ».

On ne sait pratiquement rien de l'« itinéraire » de Boson. Traqué par des forces supérieures aux siennes et menacé de trahison, il n'eut guère le temps de faire des chartes. Et pourtant le 15 janvier 881 il signa à *Tauriaco villa* (ou *Tausiaco*) un diplôme restituant à l'Eglise de Vienne en la personne de son cher protégé, l'archevêque Otramne de Vienne, l'abbaye de Saint-André-le-Bas. Tausiaco a été identifié par Claude Charvet (*Hist. de l'Eglise de Vienne*) avec Toisieu, hameau de Saint-Prim près de Vienne (38).

Carloman était de nouveau sous les murs de Vienne le 8 août 882, jour où il reçut la nouvelle de la mort de son frère Louis III à Saint-Denis le 3 août 882, il quitta aussitôt le siège pour prendre possession des territoires du roi défunt.

Ce fut alors le propre frère de Boson (l'usurpateur), Richard (le justicier), comte d'Autun, qui fut chargé du commandement de l'armée du siège. Les affaires allèrent vite, la ville très affaiblie par un siège si long tomba en septembre 882 et Richard emmena sa belle-sœur, la courageuse reine Ermengarde et sa fille prisonnières à Autun.

Le siège dura donc deux ans (sept. 880 - sept. 882), ce qui est une durée exceptionnelle même si l'on admet que des relations ont pu s'établir entre Boson et les assiégés. « Par la longueur des préparatifs de la guerre, par la résistance opiniâtre des assiégés et l'acharnement à vaincre des assiégeants, le siège de Vienne s'avère l'une des opérations militaires les plus importantes de cette époque » (39).

• *Les conséquences de la reddition de Vienne et la fin du règne de Boson.*

La ville elle-même paraît avoir été saccagée puisqu'une charte de 884 est datée de « l'an II après la destruction de Vienne et sous le règne de Charles, empereur », mais on ne peut donner aucune autre précision comme certains historiens viennois l'ont fait sans preuves : démolition des terrasses et des remparts (40). Il est certain qu'un siège si long, venant peu après celui de Charles-le-Chauve, tous deux suivis de pillage et de destruction, laissèrent la ville dans un état de grand délabrement.

On s'est demandé pourquoi Richard qui s'était toujours bien entendu avec son frère — il lui devait certainement son titre de comte d'Autun — avait été conduit à cette extrémité. Il ne faut pas trop épiloguer sur ce

(38) La tradition veut que « *Tauriaco Villa* » aurait été à l'emplacement de la propriété Houdaille (Toisieu, commune de Saint-Prim). Des squelettes y auraient été trouvés voici une trentaine d'années.

(39) JEVILLAIN Léon. *Le Moyen Age*, 1931, p. 311-313, et *op. cit.*

(40) CHORIER Nicolas, *Histoire du Dauphiné*, 3<sup>e</sup> éd., 1971, t. I, p. 539 - R.D., 848. MERMET, *Histoire de Vienne*, 1833, t. II, p. 229.



cas qui fut fréquent à cette époque. Voyant la situation de son frère très mauvaise, il dut essayer d'en tirer profit. Sans doute aussi sa présence évita-t-elle un emprisonnement trop rude à sa belle-sœur et à sa jeune nièce puisqu'il s'en chargea et les emmena à Autun chez lui. D'ailleurs nous verrons qu'il appuya plus tard le projet de nomination comme roi de Louis, le jeune fils de Boson, dont il fut le tuteur à côté de sa belle-sœur, la reine Ermengarde.

Bien qu'aucun document contemporain ne subsiste sur ce que devint Boson ensuite, il est à peu près admis qu'après la mort, deux ans plus tard le 6 décembre 884, de Carloman âgé de 18 ans son principal adversaire, il put rentrer dans sa ville de Vienne avec Ermengarde après reconnaissance de suzeraineté envers l'empereur Charles-le-Gros. Celui-ci succéda à Carloman comme roi de Francie occidentale, titre qu'il prit en plus de ceux d'empereur et de roi d'Alémanie. Il reconstituait ainsi l'unité de l'empire.

Ce qui est sûr, c'est que Boson fut inhumé à Vienne dans l'église du Sauveur, la nouvelle cathédrale. L'épithaphe de son tombeau, dont nous reparlerons, atteste qu'il régna jusqu'à sa mort le 11 janvier 887, mais sur des territoires bien réduits.

*Charles-le-Gros* récupéra la partie du diocèse de Besançon précédemment sous Boson, dont Lausanne, et dut avoir aussi la province de Lyon dont l'archevêque Aurélien reconnaissait Charles le 20 juin 885.

*Carloman* eut le Mâconnais, le Châlonnais, l'Autunois puis la Provence proprement dite.

*Boson* eut donc en principe le reste, c'est-à-dire le Viennois et peut-être quelques territoires voisins à l'est et au sud, mais tout cela n'est pas prouvé bien que des chartes relatives au Viennois aient été trouvées datées des années « après la mort de Boson ».

L'Eglise de Vienne lui a rendu un témoignage parce qu'elle lui était redevable de nombreux bienfaits. Nous avons vu qu'il lui rendit le monastère Saint-André-le-Bas qu'il avait reconstruit et remis en service avec tous ses biens, mais avec le titre de recteur (abbé laïque). Il orna d'or et de pierres précieuses la prestigieuse relique du crâne de saint Maurice qui resta dans notre cathédrale jusqu'à la Révolution (41).

« D'autres villes du royaume avaient aussi bénéficié de ses largesses en la personne de leurs saints patrons : par exemple Saint-Philibert de Tournus, Saint-Etienne de Charlieu, Saint-Ruf d'Avignon, Saint-Apollinaire de Valence, mais il avait réservé à Lyon (en l'honneur d'Etienne protomartyr) un souvenir plus émouvant : son sceptre et son diadème » (42).

(41) A-t-il été mis à l'abri pendant cette période mouvementée ? En tout cas on montre encore un crâne attribué à saint Maurice dans le reliquaire de la cathédrale, mais sans le bustier qui l'ornait.

(42) CAVARD Pierre, *Les inscriptions de l'Eglise de Vienne* (M S - 2 J - 551), 1945.



Une grande partie de son court règne (sept ans, deux mois et quelques jours) se passa en combats et le peu de temps de paix relative qu'il passa dans sa capitale fut consacré à en relever les ruines et réparer les remparts. Aucun document d'époque ne signale sa résidence, mais on sait que son fils Louis, dit l'Aveugle, qui régna après lui, séjourna longtemps dans *le Palais des Rois* ou Palais Supérieur qui se situait alors vers la place actuelle des Capucins (43).

Voici un portrait célèbre de Boson écrit par Reginon, son contemporain :

« Les rois des Francs eurent son nom en horreur et en haine, au point d'obliger à son expulsion et à son extermination, par promesse et par serments, non seulement leurs princes et leurs ducs, mais tous leurs soldats. Boson était un esprit si avisé, qu'attaqué, comme nous l'avons dit, constamment par les rois et les forces de leurs royaumes, personne ne put venir à bout de le prendre et de le surprendre, d'une si grande modération que, bien que ses partisans fussent proscrits et privés de leurs biens, il ne fut jamais en butte aux embûches de ses propres soldats ni trahi par eux, bien que ses ennemis l'eussent souvent tenté » (44).

Ceci confirme les termes de son épitaphe que l'on peut encore lire dans l'actuelle cathédrale St-Maurice : « Encore que plusieurs rois aient voulu le perdre n'a pu le faire périr ». A. de Terre-basse (45) a pu écrire :

« S'il est permis de se défier des épitaphes, il n'en est pas de même de cet éloge sorti de la plume d'un moine (Reginon), vivant dans un monastère du pays de Trèves, très éloigné du prince dont il parlait ». De plus, Reginon était du camp des adversaires de Boson.

Boson a donc été capable d'avoir des partisans dévoués et une réputation de loyauté et de bravoure. Non seulement il avait fondé le royaume de Provence-Bourgogne, mais il avait donné l'exemple que devait suivre, quelques années plus tard, dans des circonstances d'ailleurs plus favorables, Rodolphe I<sup>er</sup> de Haute-Bourgogne ou Bourgogne Jurane. D'après Pierre Cavard, « la vieille capitale burgonde (?) doit en grande partie à Boson le prestige dont elle a joui au Moyen Age et d'avoir été nommée *la noble cité royale* » (46) (47).

(43) CAVARD Pierre, *Les Antiquités de Vienne* (M S - 2 J - 550), 1967.

(44) POUPARDIN René, *Le Royaume de Provence sous les Carolingiens*, 1901, p. 448, *op. cit.* Reginon, abbé de Prüm (près de Trèves en Rhénanie) de 892 à 899, serait né vers 842 et mort en 915 à Trèves. Sa chronique s'étend jusqu'en 906 (POUPARDIN, *op. cit.*, p. 140-141).

(45) *Inscriptions de Vienne et Œuvres posthumes, op. cit.*

(46) CAVARD Pierre, *Les inscriptions de l'Eglise de Vienne, op. cit.* (M S - 2 J - 555), 1945.

(47) « On ne saurait exagérer l'importance du coup de tête de Boson pour



Dans son « Poème du Rhône » en provençal, *Frédéric Mistral* n'a pas manqué d'évoquer « ... ce grand Boson, comte de Vienne, qui, là depuis mille ans, dans la grande église de Saint-Maurice, porte sur sa tombe le témoignage écrit de son audace, de la munificence, de sa gloire ! » et plus loin : « Mais toi, comte Boson, à la barbe des potentats de France et d'Allemagne, tu enfourches d'un bond les flancs du Rhône : " Allons, mon bon cheval ! " par les sommets, aux cris " Vive Provence ! " tu t'élèves... Voilà, se disent les gens dans la mêlée, un homme ! Et les barons et les évêques t'ont acclamé roi d'Arles dans Mantaille ! » (48).

Le grand poète a su trouver le souffle épique pour rappeler le grand destin de Boson et on s'est étonné que l'auteur du début du XIII<sup>e</sup> siècle de la « *chanson de Girart de Vienne* » n'ait pas préféré chanter la geste du roi Boson. Comme l'a écrit Louis René (49), les deux personnages ont dû finir par se confondre en un seul dans l'esprit des troubadours au cours des trois siècles qui séparent les faits historiques et la rédaction de la chanson.

(A suivre.)

l'histoire territoriale de la France. Les circonstances feront que les souverains de la France occidentale ne pourront pas retrouver par la suite l'occasion de recouvrer le sud-est de la Gaule, le royaume de Vienne dit plus tard d'Arles. Cette région entre Cévennes, Alpes, la vallée du Rhône, restera étrangère aux destinées de notre pays (la France) presque jusqu'à la fin du Moyen Âge et même, pour une partie, la Savoie jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. » (Lor Ferdinand, *Naissance de la France*, op. cit., p. 487.)

(48) GUTTON Francis, *Bull. Soc. des Amis de Vienne*, 1967.

(49) LOUIS René, *Girart, comte de Vienne dans les chansons de gestes*, op. cit., 2 tomes, 1947.







**LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE "**  
**EN ASSEMBLEE GENERALE DU 27 AVRIL 1978**

*Présidents d'Honneur (à vie) :*

M. Charles JAILLET - Ancien Président  
M. Paul MICHALON - Ancien Président

*Comité de Patronage :*

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,  
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques  
M. Serge TOURRENC - Directeur adjoint de la Circonscription  
Archéologique  
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

**BUREAU**

*Président :* M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL

*Vice-Présidents :* M. Marcel GOURDANT † - Commerçant - VIENNE

Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE  
M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL  
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

*Secrétaire Général :* M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

*Trésorier :* M. Félix JACOB † - VIENNE

**MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION**

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE  
M<sup>r</sup> Charles Frecon - Notaire - VIENNE  
M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal  
M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY  
M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-  
VIENNE  
Mme Jean-Claude Hassler - VIENNE  
M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE  
Mme Maurice Seguin - VIENNE  
M. Sondaz - VIENNE  
M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE  
Mme Widlocher - VIENNE

*Commissaire Adjoint :*

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE



